3 1761 06636059 5

Poèmes à dire

ŒUVRES D'ÉMILE GOUDEAU

POÉSIE

Fleurs du Bitume.
Poèmes ironiques.
Chansons de Paris et d'ailleurs.

ROMANS

La vache enragée.
Le froc.
Corruptrice.
La graine humaine.
Des fous.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES

Paysages parisiens (Illustrés par A. Lepère et publiés par M. Berardi).
Poèmes parisiens (Illustrés par Jouas et Paillard et publiés par M. Berardi).
Paris qui consomme (Illustré par P. Vidal).

DIVERS

Voyages d'A'Kempis (Illustrés par H. Rivière).
Les billets bleus.

SOUVENIRS

Dix ans de bohème.

ÉMILE GOUDEAU

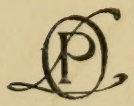
Poèmes à dire

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE SUR LE LIVRE ET L'AUTEUR

PAR

JACQUES FERNY



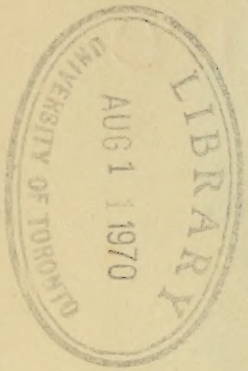
PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.



PQ
2265
G68P6
1913

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Dix exemplaires sur papier de Hollande.
Dix exemplaires sur papier du Japon.

Numérotés à la presse.

Villon fut un dandy méprisant la coutume
Qui veut que l'on habite au fond de quelque part;
Il préférait l'Ailleurs et singulier du Hasard:
C'était, avant la lettre, une Fleur du Bitume.

Emile Goudeau

NOTICE SUR CE LIVRE

ET SUR SON AUTEUR

Le « Gardénia », cercle artistique fondé par Paul Fabre, a édité ces *Poèmes à dire*, dans le but d'apporter à l'immortalité d'un beau poète l'aide précieuse du Verbe séducteur des foules.

La plupart des pièces qui composent ce livre ont été extraites, avec l'amicale autorisation des éditeurs Ollendorff et Fasquelle, de trois volumes déjà parus : *Fleurs du Bitume*, *Poèmes ironiques* et *Chansons de Paris et d'ailleurs*. Ce sont celles qu'Émile Goudeau disait lui-même le plus souvent, d'abord aux Hydropathes, puis au Chat noir et, plus tard, au « Gardénia » dont il faisait partie, au « Cornet », au « Bon Bock », aux réunions des Périgourdins de Paris, au Bournat de Périgueux, sa patrie, bref dans toutes les sociétés ou cercles d'amis pour qui sa présence était une joie autant qu'un honneur.

Du vivant même de l'auteur, dont le talent comme interprète de ses œuvres était fort curieux, beaucoup d'artistes les récitèrent aussi, avec un succès d'autant plus flatteur qu'il était d'un ordre plus relevé. Plusieurs

a

sont de vrais chefs-d'œuvre, et sont très connues et même célèbres ; mais tous ceux et celles qui voudront encore les dire feront certainement à leur auditoire un plaisir extrême, même dans les milieux littéraires où tout le monde les sait par cœur.

*
* *

Émile Goudeau naquit à Périgueux, le 29 août 1849. Je dois cette date, comme beaucoup d'autres renseignements, aux obligeantes recherches de l'aimable secrétaire du « Gardénia, » Henri Joseph, mais on ne la trouverait dans aucune des biographies du poète, pas même celle qui fut publiée à sa mort par son compatriote Joseph Durieux dans *Lou Bournat*, bulletin mensuel de l'École félibréenne du Périgord. Goudeau, qui ne paraissait pas son âge, détournait spirituellement la conversation dès qu'il était question de la date de sa naissance.

Son père était sculpteur (on lui doit la statue de sainte Marthe, qui est au couvent du même nom, à Périgueux ; mais le plus souvent il exécutait des monuments funéraires pour le compte d'un simple marbrier). Il eut deux fils, Léon et Emile. Léon, qui mourut peu après la fondation du cabaret du Chat Noir, publia dans le journal *Le Chat Noir*, sous le pseudonyme de Léo Montancey, des chroniques assez brillantes et quelques pièces de vers.

Emile fit ses études d'abord au petit séminaire de Bergerac, puis au lycée de Périgueux. A dix-huit ans, il professait la sixième au collège de Marmande, et, deux ans plus tard, la cinquième au collège d Evreux.

Il était extrêmement myope, mais se refusait à porter lorgnon, arguant que « les réalités de ce bas monde ne valaient pas ce que sa vision imprécise lui permettait d'imaginer ». Cette myopie le fit dispenser du service militaire, mais il n'en fut pas moins sous-lieutenant de mobiles pendant la guerre de 1870. En 1871, il fut secrétaire du docteur Guilbert, préfet de la Dordogne. Après la guerre, il entra en qualité de pion au au lycée de Bordeaux, qu'il quitta en 1874 pour venir à Paris où il avait trouvé une place d'employé surnuméraire au ministère des Finances. Il avait dans sa malle un drame en vers, une comédie moderne et un roman qui ne virent jamais le jour. Il s'installa rue de l'Ancienne-Comédie dans un vieil hôtel étroit et très haut où logeaient plusieurs de ses compatriotes (J. Durieux).

C'est au ministère qu'il écrivit *Fleurs du Bitume,* son premier volume de vers, édité d'abord chez Lemerre, où Anatole France, alors lecteur de la maison, trouvait à l'auteur « plus que du talent », et réédité depuis par Ollendorff.

En 1879 parurent les *Poèmes ironiques*, et un peu plus tard deux romans : La *Vache enragée* et le *Froc* (Ollendorft). Suivirent à de courts intervalles les *Bil-*

lets bleus, nouvelles ; *Corruptrice*, roman ; *Chansons de Paris et d'ailleurs*, poésies. (Charpentier et Fasquelle).

Entre temps, il publiait des ouvrages de bibliophilie, tels que *Paysages parisiens*, superbement illustré par A. Lepère et dont un exemplaire atteignit 450 francs à la vente Sarcey, *Paris qui consomme*, illustré par Vidal, et *Poèmes parisiens*, illustré par Jouas et Paillard (l'auteur du portrait de Goudeau du présent volume), ces trois derniers livres édités à 100 exemplaires sous les auspices et par les soins du célèbre bibliophile H. Béraldi, enfin la *Graine humaine* et *Des Fous*, romans, (Ollendorff).

*
* *

En 1878, il fonda le « Club des hydropathes » dont il trouva plus tard la devise : « En joie et Sans-Deniers ! » Ce titre d'*Hydropathes* intrigue aujourd'hui bien des gens. Qu'était-ce exactement que les Hydropathes ? C'est Goudeau lui-même qui va nous l'apprendre.

Annonçant un dîner de commémoration de la fondation de cette société, il écrivait dans le *Matin* le 13 décembre 1899 :

« Ce fut une Société bruyante et gaie de jeunes « hommes du quartier latin : poètes, musiciens, pein- « tres, acteurs, étudiants. Ils avaient vingt ans, il y a

« vingt ans, et, alors, ils étaient la Jeunesse allant « légèrement au combat de la vie.

« Cette Société au nom bizarre eut une idée, origi- « nale en ce temps-là, vulgarisée depuis par le *Chat* « *Noir :* réunir autour des poètes disant leurs vers, « autour des musiciens exécutant leurs chansons, un « groupe nombreux d'auditeurs bénévoles. Aupara- « vant, les poètes disaient bien leurs vers, mais c'était « en plein comité ou dans des salons. Les fondateurs « des Hydropathes firent appel à la foule, et la foule vint.

« Vous pensez bien que cela ne fut pas préconçu de « la sorte. Le hasard y aida beaucoup, et aussi une idée « généreuse (ah ! quand on est jeune !) qui consistait à « imaginer que beaucoup de génies pleurent parmi une « obscurité opaque, dans des mansardes, appelant la « gloire qu'ils méritent et que nul éditeur ne leur offre. « Les initiateurs hydropathes, les premiers, crurent « que, étant donné un lieu de réunion, accessible à « tous, il viendrait là des inconnus qui, en cinq sec, « foudroieraient Shakespeare.

*
* *

« Un soir d'octobre 1878, quelques musiciens et « poètes étaient réunis et devisaient art et chansons, « auprès d'un piano, dans la petite salle d'un grand « café, lorsqu'une troupe d'écoliers, qui allaient rega- « gner le lycée, envahirent le sanctuaire, tonitruèrent

« des couplets horribles et démolirent aux trois quarts « l'infortuné clavecin.

« Lorsqu'ils furent partis, nous résolûmes, mes amis « et moi, de demander au patron de nous accorder ce « local en toute propriété. L'homme, voyant que nous « étions cinq seulement, nous dit qu'il ne pouvait nous « octroyer une telle faveur qu'à la condition que nous « fussions une vingtaine... « à cause de la consomma- « tion », ajoutait-il.

« Le lendemain, il y avait soixante jeunes gens, et le « surlendemain, cent cinquante. O gloire ! C'était une « réunion imposante. Naturellement, il y eut un « bureau ; j'eus l'honneur d'en être nommé président. « Et lorsqu'il s'agit de donner un nom à cette Société « qui, si vigoureusement, apparaissait à la vie, on pro- « nonça divers noms. Mais, usant de ma sonnette pré- « sidentielle, je fis triompher, au vote final, le mot « *Hydropathe*, incompréhensible peut-être, mais reten- « tissant.

« Et, de fait, ce nom suscita la curiosité des chro- « niqueurs, Francisque Sarcey en tête, avec Claretie, « Fouquier et d'autres qui, ainsi, après notre baptême, « nous donnèrent la confirmation de la célébrité.

« Si, maintenant, vous voulez savoir ce que signifie « hydropathe, voici. Au ministère où j'étais attaché, — « mal attaché, — j'avais acquis le surnom d'hydro- « pathe, parce que je demandais pendant plusieurs « jours, à tous les échos, quel était le sens du mot alle-

« mand *hydropathen*, qui servait de titre à une valse,
« alors très jouée, du maëstro Gung'l : *Hydropathen-*
« *Walsh*.

« Quand je fis donner ce nom à la Société, je feignais
« de croire que c'était celui de quelque animal fabu-
« leux qui aurait eu des pattes en cristal : *pathen*, pattes ;
« *hydro*, en eau cristallisée. C'était de la fantaisie. Et
« l'on s'en amusa... »

La « célébrité » dont, au dire de Goudeau, les hydropathes se flattaient n'était pas une exagération ; j'en sais personnellement quelque chose. Au cours de familières causeries que je faisais à la Bodinière sur cette société fameuse et sur l'ancien Chat noir, à l'époque même où Goudeau écrivait ces lignes, j'eus la malencontreuse idée de prétendre citer tous les littérateurs et artistes qui avaient fondé avec lui ce club original. Je m'attirai incontinent les réclamations irritées d'un nombre incalculable de personnes que j'avais, paraît il, oubliées !...

(Quand je dis « de personnes », je me trompe ; toutes les réclamations étaient masculines ; on comprend qu'en 1899 les dames ne pouvaient pas prétendre avoir fondé quelque chose en 1878 ; elles le pourraient encore moins maintenant : en 1878 elles n'étaient pas nées.)

Enfin tous les Français alors âgés de quarante-cinq ans, voulaient avoir « fondé les Hydropathes [1] ».

[1] Le même phénomène s'était déjà produit quelques années après

J'en ai découvert un de plus l'année suivante à Braïla et deux à Ekaterinoslaw, et Armand Masson m'a affirmé que Maurice Maindron en avait rencontré trois au Palais de Justice de Chandernagor au cours d'un procès pour outrages : l'un était le président du Tribunal, un autre était cité comme témoin, le troisième était le condamné.

Aussi me garderai-je cette fois de m'attaquer aux fondateurs proprement dits. Je citerai seulement parmi les Hydropathes devenus notoires : les poètes Edmond Haraucourt, Maurice Rollinat, Charles Cros, Jean Moréas, Georges Lorin, Mac-Nab qui dit là, pour la première fois, ses délicieux *Poèmes mobiles*, Paul Marrot, Clément Privé, Fernand Icres, Armand Masson, Charles Frémine, Jules Jouy, Paul Arène, Gustave Rivet, aujourd'hui sénateur ; les écrivains Grenet-Dancourt, vice-président, Camille de Sainte-Croix, Edmond Lepelletier, Georges Montorgeuil, Fernand Xau, Félicien Champsaur, Charles Leroy, l'auteur du *Colonel Ramollot*, Alphonse Allais, Georges d'Esparbès, Édouard Rod ; le compositeur Georges Fragerolle ; les peintres Luigi Loir et la Gandara ; les acteurs Paul Mounet, Coquelin Cadet, Galipaux, les frères Decori...

Les Hydropathes tinrent successivement leurs réunions dans un hôtel-pension situé au numéro 19 de la

la fondation d'une autre Société, tout aussi joyeuse quoique moins littéraire ; je veux parler de la République.

rue Cujas, puis dans une salle de la rue de Jussieu, enfin au café du *Soleil d'Or*, place Saint-Michel (aujourd'hui Taverne du Barreau) dans un sous-sol qui a servi depuis aux soirées littéraires de *la Plume*.

*
* *

Le « club » eut naturellement son journal, l'*Hydropathe*, dont Goudeau fut le rédacteur en chef. Ce journal eut soixante numéros, qui forment aujourd'hui une rare et précieuse collection. Plusieurs sont illustrés de curieux dessins de Cabriol, c'est-à-dire du poète Georges Lorin.

En tête du numéro 1 est un article de Goudeau sur sa propre généalogie hydropathique. Voici, presque en entier, ce joyeux monument d'érudition historique et philosophique :

BIOGRAPHIE DE L'HYDROPATHE

Le premier Hydropathe dont il soit fait mention remonte à l'âge de la pierre éclatée. Il n'avait pas de nom, selon l'usage de ces êtres primitifs ; mais tout porte à croire que la syllabe Go, qui signifiait Dieu, Chef ou Maître, lui fut appliquée. D'ailleurs, à l'âge du bronze, on retrouve un certain Go qui devait descendre de ce premier Hydropathe.

Une foule de commentateurs qui s'acharnent à déchiffrer les pierres runiques et les monolithes de l'arrière Egypte assurent que ce Go, que les Phéniciens, dans leur alphabet, écrivaient

par gamma-oméga, était le même que Io, la Vache Sacrée, et que I-od, qui est la première lettre du nom de Iaveh.

Ainsi Go (G-o ou gamma-oméga), de même que Io ou Iod, aurait signifié la Divinité, mâle ou femelle, et le premier Hydropathe, si l'on en juge d'après ces savants, devait être hermaphrodite ou divin.

Vint ensuite, parmi les générations de la préhistoire, une peuplade qui, allant vers le Nord, reconnut pour chef un hydropathe Scalde, qui s'appelait Ud ou Vd, d'où le nom des Védas mythologiques.

Il y eut là, ce semble, deux familles d'Hydropathes, sorties du premier Hydropathe hermaphrodite des temps de la pierre éclatée et de l'âge de bronze : les Go et les Vd.

Et, de même que les Angles et les Saxons finirent par former un peuple agréablement connu dans l'univers sous le titre d'Anglo Saxon, de même, par une sorte de fusion assez fréquente dans le domaine historique, les Hydropathes consobrins, ou cousins, si vous voulez, les Go et les Vd ou Ud, fusionnèrent en une race qui, dès le temps des Grecs et des Romains, s'appela les loüd ou Govd, d'où le nom de Goths est sorti. Et aussi le mot God qui signifie Dieu en anglais, et qui rappelle le Iod des vieux Iavhistes.

Il y a là un mélange singulier de doctrines indo-européennes et sémitiques qui troublent l'observateur superficiel. Mais que celui ci daigne un instant considérer que toutes les religions et toutes les races se tiennent à l'origine, comme l'indique le si lointain symbole de la fraternité de Sem, Cham et Japhet.

Donc nous eûmes, à partir de Charlemagne, les Hydropathes Govd ou Goud.

Survint le moyen âge, — car tout survient à qui sait attendre, — et voilà qu'une branche cadette plus féminisée que l'aînée et dirigée par une femme appelée Eav ou Eaü, (ce qui rappelle Eve ou Eva, car tous les symboles se tiennent), s'éloigna du

tronc principal de l'Hydropathie, laquelle dès lors sembla dégénérer et tomber dans l'oubli.

Où trouve-t-on trace des Hydropathes sous Henri IV, sous Louis XIV, sous la Révolution et sous l'Empire ? Nulle part, excepté dans quelques récits de la Bohême, écrits en vieux tchèque-tziganique et à peu près indéchiffrables.

Mais voici qu'au début de ce siècle, on trouve une famille hydropathique dans les cavernes du Périgord. Cette famille ayant soudé les diverses branches hydropathiques, les masculinistes comme les femellistes, s'appela, sur les registres devenus obligatoires de l'état-civil, les Govd-Eav, d'où, par ignorance, ou malveillance, les officiers municipaux firent Goud-Eau, et, par corruption, Goudeau.

Telle est, aussi brièvement narrée que possible, la véritable généalogie du Président des Hydropathes.

. . . . . .

Quant aux sources où nous avons puisé pour établir cette monographie, l'espace nous manque pour les citer toutes ; qu'il nous suffise de mentionner : Schlieman, *de Arte Circense, passim ;* le docteur Bitterciù, l'éminent savant roumain, auteur de *Paraforini-lonla* : et surtout l'éminent bénédictin espagnol don Prepucio, le magnifique écrivain de la *Gran Corrida de Secatoros*, ouvrage absolument introuvable aujourd'hui.

Cela dit, nous posons là notre plume d'historien, car il est vraiment temps de fumer.

HÉGÉ,

Hydropathe-archéologue, breveté
ès sciences liturgiques.

*
* *

Le rôle prépondérant joué par Goudeau dans le groupement et les destinées des Hydropathes n'a pas seulement un intérêt anecdotique, il est un fait historique notable puisqu'il eut pour conséquence la création du cabaret artistique. Sans les Hydropathes il n'y eut pas eu, à proprement parler, de Chat noir, car le Chat noir ne dût son éclat intellectuel et son retentissement qu'aux soirées du vendredi qu'y organisèrent, dès son ouverture, Émile Goudeau et ses camarades du Quartier Latin.

« Ce fut, dit M. Georges Montorgueil, Émile Goudeau qui créa Montmartre, ce Montmartre un peu passé de mode qui était bien, avec le Chat noir, un des plus extravagants pèlerinages d'art et de poésie qui se put accomplir. »

La rencontre de Goudeau et de Rodolphe Salis en 1881, fut merveilleusement opportune. M. Montorgeuil dans l'*Éclair* du 14 mai 1906, la raconte ainsi, d'après Goudeau lui-même qui en a fait le récit dans *Dix ans de Bohême*.

« Un soir qu'il montait mélancoliquement la rue des Martyrs, Goudeau s'arrêta à la Grand'Pinte (aujourd'hui Auberge du Clou). Il y était depuis quelques minutes quand une bande joyeuse fit son entrée : le peintre René Gilbert, le géant Parizel, Forain, Léon

Valade... Tout à coup Gilbert lui désigna un jeune homme robuste, blond, fauve, qui les accompagnait :

— Tu ne connais pas ce camarade ?

— Non... Vous n'êtes jamais venu aux Hydropathes ? demanda Goudeau.

— Jamais, je faisais de la peinture à Cernay, loin des rumeurs de la Ville. Mais je fonde un cabaret artistique boulevard Rochechouart 84 ; voulez-vous assister au dîner d'ouverture ?

— Volontiers.

L'homme fauve, c'était Salis. Le chat poussait son premier miaulement. Il y en a qui coupent les ponts ; Goudeau se bornait à les passer. Désormais il ferait élection de domicile à Montmartre. Et la gloire de Montmartre lui devrait ses plus ardents rayons. »

Au Chat noir, ce fut d'abord Goudeau qui bonimenta ; et c'était un improvisateur étourdissant. Par la suite, Salis amplifia sa faconde, et réincarnant instinctivement Tabarin et Gauthier-Garguille, se composa une éloquence emphatique et métaphorique aussi bouffonne qu'incohérente et dans laquelle, légitimement, il s'illustra.

Le Chat noir, on le sait, eut un journal, Goudeau, comme le rappelle son biographe, en fut le premier rédacteur en chef sous le pseudonyme d'A'Kempis. Ce nom d'explorateur avait sa raison d'être. Dans l'esprit de Goudeau, le journal *Le Chat Noir* devait être consacré à des récits d'exploration à travers Paris que

les Montmartrois, habitants du seul point civilisé du globe, allaient découvrir. C'était un peu la donnée des *Lettres Persanes*, et les premiers numéros de la collection sont conçus dans cet ordre d'idées. Mais bientôt ce cadre parut trop étroit et fut abandonné.

Le succès ne venant pas, au gré de Salis, assez vite, Goudeau eut une idée de réclame puissante, — un peu macabre assurément, mais qu'il sut parer d'esprit et de littérature.

Il annonça dans son « premier Montmartre », la mort de Salis, et le journal parut endeuillé d'un cadre noir !

Il abusa naturellement de cette circonstance pour faire du cabaret du Chat noir, « cette merveilleuse reconstitution des anciens âges », une description de la plus somptueuse inexactitude, vantant « les cheminées monumentales aux chenets encorbellés, gigantesques, sur lesquels flambaient, l'hiver, des arbres entiers, les lustres de fer contournés, fouillés, tordus, portant des bougies de cire jaune, etc... »

Dans son *Histoire mirifique du Chat noir*. (Collection des Chansonniers de Montmartre) Jean-Pascal raconte que des deux pièces qui composaient le cabaret, l'une était un étroit réduit, incommode et peu clair, où nul ne tenait à s'attabler. Pour faire cesser cet ostracisme, Salis, avec son ingéniosité coutumière, avait pompeusement baptisé cette pièce nauséeuse et sombre l'*Institut*, et l'avait fait réserver à Émile Goudeau et à quel-

ques habitués dont la notoriété méritait une consécration ! Alors chacun tint à être de l'*Institut*, la salle du fond cessa d'être dédaignée, et il n'y eut plus de places perdues au Chat noir.

Or, voici la description que faisait Goudeau de ce cabinet de débarras dans sa réclame nécrologique :

« L'Institut est un coin dantesque, shakespearien, terrible ! De là partent les formidables tumultes des chansons et des discussions, hurlant, menaçant, océanique, comme une rafale d'épouvante sur le quartier. Petit, tout petit ! on n'y tient pas quarante ! »

La biographie du décédé n'était pas moins fantaisiste, naturellement...

Enfin Goudeau racontait que Salis avait succombé au chagrin d'avoir écrit un roman qui ressemblait à *Pot-Bouille*...

La plaisanterie n'en resta même pas là. La cérémonie mortuaire eut lieu. Sur la porte du cabaret, une pancarte annonçait :

Ouvert pour cause de deuil national.

Et dans la salle transformée en chapelle ardente, devant une boîte à violoncelle figurant un cercueil, Goudeau discourut sur les mérites du défunt avec la verve paradoxale dont la spontanéité chez lui stupéfiait.

La salle était comble de gens non prévenus qui croyaient rêver. Sur le boulevard se formait un attroupement ahuri. Quand tout fut fini et que la sortie des

assistants commença à s'effectuer, Salis apparut et remercia en leur serrant la main toutes les personnes qui avaient assisté à ses funérailles.

Cette farce outrée ne choqua point. Elle était dans l'esprit des ateliers d'alors. Et elle eut tout le succès de publicité qu'en espérait Salis.

*
* *

Goudeau eut, comme rédacteur du Chat noir, beaucoup d'autres idées excentriques, déconcertantes, qu'il développait avec une logique serrée et brillante.

Mais bien d'autres feuilles recherchèrent ses chroniques. Il a semé pendant vingt ans, irrégulièrement, mais sans relâche, les plus étincelants paradoxes, les plus acrobatiques fantaisies dans une foule de journaux quotidiens ou hebdomadaires, littéraires, politiques, voire financiers, dont il ne sut jamais monnayer convenablement les commandes.

Il serait intéressant de rechercher et de recueillir tous ces articles épars. En éliminant les chroniques d'actualité et celles des jours où on n'est pas en train, on aurait encore la matière de plusieurs volumes comparables à ceux qui ont été publiés d'Alphonse Allais. On pourrait en composer au moins un très amusant. J'ai le souvenir de fantaisies aussi drôles que littéraires qu'on trouverait encore dans les collections des périodiques et qu'il serait désolant de laisser s'émietter dans

la poussière des rebuts. Ceux qui furent les intimes de Goudeau : Maurice Oller, M. Bergerat, Grenet-Dancourt, Armand Masson, Willette, se mettraient volontiers à la disposition des chercheurs pour leur donner toutes indications utiles. J'ai parlé tout à l'heure de la collection de l'*Hydropathe*, il y a encore celle d'un autre périodique irrégulier, *Les Quat'z-Arts*, que Mme François Trombert, veuve du fondateur du cabaret du même nom, communiquerait certainement avec plaisir.

Le numéro 1 des *Quat'z-Arts* (6 novembre 1897) contient une sorte de manifeste d'Émile Goudeau qui appelle les poètes de la Butte « les petits joyeux, souteneurs des Muses, dont les casquettes ont des ailes et dont le surin aiguisé de raillerie porte, gravé, ces mots d'un programme, hélas ! illusoire : « Mort aux cuistres ! »

Je peux encore citer de mémoire cette première phrase de l'une des chroniques suivantes, sur les vagabonds. « Toutes les carrières sont encombrées, mais, de toutes les carrières, les plus encombrées sont les carrières d'Amérique »...

Enfin on trouverait dans la collection de *Gil Blas* au temps où ce journal comptait au nombre de ses chroniqueurs Maupassant, Théodore de Banville, Richepin, etc..., une série d'articles d'une fantaisie outrancière, signés Carlemill et qui étaient dus à la collaboration de Charles Cros et d'Emile Goudeau.

Goudeau était si naturellement chroniqueur, qu'il l'était encore un peu dans ses romans. Cet empiètement d'un talent sur l'autre donne à ceux-ci parfois un caractère étrange. Pourtant le *Froc*, *Corruptrice*, la *Graine humaine* sont des œuvres parfaitement composées et d'une haute philosophie. *Dix ans de bohême* sont, pour un parisien, le plus attachant des volumes de Mémoires.

« En prose comme en vers, a écrit M. Camille de Sainte-Croix, Émile Goudeau montre une puissante et rude nature qui sait se faire aimer et écouter. »

*
* *

Comme poète, il est au tout premier rang des contemporains. Particulièrement dans le poème court, ce fut un véritable maître. On sait quelle fut la glorieuse fortune de la *Revanche des Bêtes*. Ce n'est pas, loin de là, son unique chef-d'œuvre.

Léon Bloy, dont Rollinat fit en un quatrain ce portrait ressemblant :

> Bloy, rafale du cri, tourbillon des cyclones,
> Qui souffle sa colère à des lyres de feu,
> Et va, répercutant au fond des Babylones
> L'anathème sorti de la bouche de Dieu...

Léon Bloy, dont Goudeau dut scandaliser souvent la piété et le mysticisme, a écrit dans les *Propos d'un entrepreneur de démolitions :*

« *Lamentation de la lumière* est une des choses les plus auguralement mélancoliques qui se puissent rencontrer en poésie... Il n'y a pas de poète au monde qui ne dût tirer d'une pareille œuvre un immortel honneur. »

En disant qu'il fut un maître, je n'entends pas par là qu'il fut chef d'une école ni qu'il ait créé un genre. Non seulement il n'en a pas créé, mais il serait difficile de lui en assigner un, tant chez lui les genres s'amalgament. Il est comique avec lyrisme, lyrique avec esprit, amer sans désespérance. Dans la production poétique de la fin du XIXe siècle, son œuvre ne peut pas se classer. Il n'est ni parnassien, ni décadent, ni symboliste comme le furent ou se qualifièrent tous les poètes de sa génération. Et il se singularise encore en ce qu'il est joyeux, énergique et vaillant.

Léon Bloy lui rendit à cet égard une justice somptueusement imagée :

« Émile Goudeau, écrivait-il à l'apparition des *Poèmes ironiques,* n'est pas de ceux-là qui se déconcertent aisément et qui perdent leurs jours à déplorer un amer destin. C'est une de ces natures amples et viriles comme la vieille souche gauloise n'en produit plus guère depuis quelque temps, un esclaffeur large et puissant, qui s'arrangerait pour rire un peu jusque sur le fumier du patriarche, et que la strangulante vie parisienne, avec ses tenailles d'argent, n'a pas été capable de laminer. »

Certes, beaucoup de ses poèmes sont tristes, — le

poète chez lui était moins gai que le camarade, ou plutôt, ne l'était pas, comme le camarade, continuellement — mais tous sont braves. Il scande la douleur, mais il cache sa peine. Il le prend surtout avec la misère, lui qui fut si pauvre, sur un ton de persiflage hautain et désinvolte, qui lui inspire d'harmonieuses et charmantes ironies. « Il pleure peut-être, lui aussi, dit encore Léon Bloy, mais après avoir fermé la fenêtre. »

*
* *

Comme il amusait, qu'il débordait de vie et de santé morale, qu'il excellait à grouper et présidait avec éclat, son influence sur la jeunesse littéraire de son temps fut considérable. Ce fut tout naturellement une influence de virilité. Il désapprit à ces jeunes gens le « désabusisme » et la rancœur, et les convainquit que l'espoir et les illusions se portaient toujours.

Pendant les dix années qui suivirent l'apparition des *Fleurs du Bitume*, la plupart des poètes d'alors et notamment tous ceux du Chat noir furent ironiques, cessèrent de cultiver la tristesse de vivre, et s'abstinrent orgueilleusement de dramatiser leurs déceptions.

Or, comme beaucoup d'entre eux se sont créé depuis dans le journalisme, dans le roman, et surtout au théâtre, une situation éminente, qu'ils ont acquis à leur tour une influence, et qu'ils ont, consciemment ou non, gardé l'empreinte de leur départ, notre littérature

actuelle a une tendance générale à prendre vaillamment les choses.

Elle doit très probablement cette philosophie à Goudeau, professeur d'énergie de la génération où elle prit sa source.

*
* *

Une biographie de Goudeau, même succincte, serait vraiment trop incomplète si l'on n'y consacrait quelques lignes au causeur, qui fut, chez lui, prestigieux, hilarant, jusqu'à s'user, jusqu'à mourir peut-être de ce surmenage de sa verve.

Le premier Chat noir, — celui du boulevard Rochechouart, — lui dut toute sa gaîté. « Ce n'est point, dit M. Montorgueil, pour diminuer le rôle de Salis, le malin cabaretier-gentilhomme qui a de beaucoup dépassé Ramponneau ; mais il faut convenir que si Salis avait l'entregent, l'adresse et la méthode, l'âme de son entreprise c'était l'inlassable improvisateur qu'était ce cadet de Gascogne, Émile Goudeau. Il était l'esprit, la verve, de cette société groupant, pour l'ébaudissement des bourgeois, tous ces jeunes et libres talents qui faisaient à Montmartre une auréole. »

« S'il avait composé des livres de tout ce qu'il a parlé, a dit ailleurs M. André Maurel (*Gil Blas*, 18 mai 1906), nos bibliothèques plieraient sous le poids. »

Tirait-il cet entrain d'une belle humeur sincère ou

d'un besoin généreux de donner de la joie aux autres ? Nul ne le sut jamais et, d'ailleurs, ne s'en inquiéta. Il donnait cette joie pour rien, on la prenait, et quand il eut tout dépensé, on s'aperçut qu'il était pauvre, fatigué, malade, alors qu'il eut pu acquérir une honnête fortune et vivre très vieux, s'il en eût trafiqué sagement, par tranches, sans en gaspiller.

M. André Maurel en veut un peu au Monde qu'il amusa tant et qui ne lui donna rien en échange : « Il est allé, dit-il, de table en table et de maison en maison donner de la beauté et du rire... Il n'a pas voulu voir que ceux dont il abreuvait ainsi la soif de poésie ne pensaient qu'à eux-mêmes et jamais à lui. »

Non, certes, il ne fut pas « de ces hommes de lettres qui administrent leur gloire et leur génie comme un banquier son comptoir. » Mais tant mieux ! Dans un tempérament tout se tient. Plus pratique, il n'eut sans doute pas été le poète que nous admirons. Et puis, il est beau, pour un poète, de partir sans un sou en ne laissant que des débiteurs.

*
* *

Goudeau mourut le 18 septembre 1906 dans un petit appartement situé au rez-de-chaussée du numéro 9 de la rue du Printemps — « une rue de poète » remarqua M. Jules Claretie dans le *Temps* — où il habitait depuis de longues années. Atteint d'une maladie de foie, il

s'éteignit après plusieurs mois de cruelles souffrances qu'il supporta avec une fierté et un mutisme stoïques.

Sa lettre de deuil, envoyée par le « Gardénia » portait en épigraphe ces beaux vers de lui :

Tu fus bon pour les fleurs, elles suivront ta cendre
Jusqu'à la région des morts.

JACQUES FERNY.

FLEURS DU BITUME

DÉCLARATION

I

Ta chevelure est un licou
Dont je deviendrai le pendu,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Pour quinze étés, c'est entendu,
Pour peu de jours, ou pour beaucoup
Des heures que l'amour cisèle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

II

Tes yeux sont un noir océan
Dont je serai le matelot,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Mon rêve affrontera le flot,
Dussé-je mener au néant
Moi, mon amour et ma nacelle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

III

Tes lèvres sont deux fleurs de sang
Dont je serai le papillon,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Je leur prendrai leur vermillon
Et leur éclat éblouissant
Pour en barbouiller mes deux ailes,
Si vous voulez, Mademoiselle.

IV

Tes seins ont l'air de monts aigus :
J'ascenderai leurs pics rosés,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Je dirigerai mes baisers
Jusques aux vallons ambigus
Où fleurit le poil de l'aisselle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

V

Tes hanches sont comme un tombeau
Où je m'enterrerai vivant,
Si vous voulez, Mademoiselle.
Quoique ce soit très énervant
D'expirer pour l'amour du beau,
Je veux y consacrer mon zèle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

MYSTICA-REALE

I

Ton dieu n'est pas le mien ! Ton Christ me désespère
Avec ses blonds cheveux sanglants !
J'aime mieux le Soleil et Bacchus notre père,
Et Vénus aux robustes flancs.
Mais n'importe ! j'irai vers quelque cathédrale, —
A l'heure où la Lune du soir
Verse par les vitraux une lueur spectrale, —
Avec toi dans la nef m'asseoir.
Et des femmes en deuil arriveront voilées
Vers les noirs confessionnaux,
Et les enfants de chœur, par larges envolées,
Passeront comme des moineaux ;
L'encens parfumera la lumière des cierges :
Aux sons d'un orgue gémissant,
Je verrai se courber les femmes et les vierges
Dans un cambrement indécent.
Peut-être évoquerai-je un instant mon enfance
Et tout ce qu'autrefois j'aimai ;

Mais le mystique Amour, me trouvant sans défense,
M'aura bien vite désarmé.
Moi, sceptique, j'aurai pour vous la morne extase
Du plus hystérique béat.
Allons donc vers ce temple à l'heure où la nuit gaze
L'Angelus et l'Alleluia.

II

Mais puisque j'ai cédé, mignonne, à ton caprice
En refoulant les vieux parvis,
Où le *Dies Iræ* terriblement hérisse
Les cheveux des dévots ravis,
Viens ! ton lit entr'ouvert appelle le blasphème
Et la païenne impiété.
Viens, Mystica-Reale, avec moi, viens, je t'aime,
Dans ta chair belle de santé.
Oublions le remords et clouons bouche à bouche
D'angéliques baisers impurs ;
Tes seins marmoréens et ta hanche farouche
Pour la jouissance sont mûrs ;
L'encens des jeunes clercs t'a mis du vague à l'âme :
J'en prends un goût de Séraphin ;
Sur la couche réelle où tu redeviens femme
Je veux m'extasier sans fin.

MIÈVRE SONNET

Me vient sourire en votre doux sourire,
Me vient chagrin en vos minces chagrins.
Me vient désir en vos désirs sans freins,
Me vient lyrisme alors qu'êtes ma lyre.

Me vient délire en vos nuits de délire,
Me vient douceur en vos moments sereins,
Me vient musique en vos chants souverains,
Me vient fureur à l'heure de votre ire.

Me vient poursuite, hélas ! si vous fuyez,
Me vient tristesse alors que vous riez,
Me vient plaisir quand vous versez des larmes.

Me viendra Jour si livrez vos appas,
Me viendra Nuit si durent mes alarmes,
Me viendra Mort si ne te revois pas.

AU POÈTE

LA FÉE ASPHALTE

Le train, qui t'amena des lointaines provinces,
Depuis longtemps est reparti.
Oublie, enfant, un peu tes naïvetés minces,
Deviens grand, toi qui fus petit.
Paris qui m'appartient est une vaste arène
Pour l'amour et l'ambition ;
La rue est aujourd'hui la seule souveraine :
Porte-lui ta dévotion.

Tu n'as pas de foyer dans cette ville grande ?
Vas à l'auberge du hasard !
Des épouses et des amis de contrebande...
On trouve de tout au bazar.
D'autres, à toi pareils, et plus que toi bohèmes,
Se sont élancés du Trottoir.
Pour faire de leur vie étrange des poèmes
Pompeusement vêtus d'espoir.

Aussi ne songe plus aux forêts, aux prairies.
Les squares sont mieux ratissés !
Les soleils de là-bas berçaient les rêveries :
Par le gaz ils sont remplacés.
Que t'importent la rose, et l'humble marguerite,
Et l'insupportable muguet ?
Le bitume a des fleurs dont le parfum irrite :
Va donc m'y cueillir un bouquet.

LE POÈTE

J'y vais ; je ferme le livre
Où j'inscrivais mes vertus ;
Mes remords sont combattus
Par le désir de voir vivre.

Aussi je donne congé
Aux hommes morts de Plutarque.
Dans la foule je m'embarque
Sans crainte et sans préjugé.

J'irai voir parmi la brume,
Sous les becs de gaz fleuris,
S'il est certain qu'à Paris
Tout pousse sur le bitume ;

Si la chanson des vingt ans,
Les stances bien attifées
Y courent comme des fées
Par la pluie et le beau temps ;

Si l'antique Poésie,
Quittant le sacré vallon,
Y vient prier Apollon
De lui payer l'ambroisie ;

Si vraiment, près des ruisseaux,
Le poète noctambule
Peut entendre, au crépuscule,
Quelques gazouillis d'oiseaux ;

Ou si, — nouveauté superbe ! —
Le rêve sorti du cœur
Peut chanter un air vainqueur,
Sans eau, sans nid et sans herbe.

LES AFFRANCHIES

I

Les voyez-vous passer, les belles Affranchies ?
Sur les chemins sablés et les routes blanchies,
Que l'esclave arroseur humecte à longs jets d'eau,
Leurs chars à huit ressorts volent, et le badaud
Lutécien s'écrie : Oh ! la belle païenne !

Elles suivent au trot la voie Elyséenne,
Derrière elles, laissant le vieux palais des rois,
Et le Forum couvert où l'on fit tant de lois,
Elles montent, lançant des œillades de Parthe,
Jusqu'à l'Arc Triomphal de César Bonaparte.
O Romains de Paris, regardez-les de loin,
Passer dans leur orgueil, le fouet d'ébène au poing :
On dirait qu'à l'appel de ces belles auriges
Sont descendus des vieux bas-reliefs les quadriges
Que sculpta dans le marbre un fèvre Ausonien ;
C'est ainsi qu'elles vont au bois Boulonien

Respirer le printemps. La porte Maillotine,
Large, s'ouvre devant leur foule libertine.
Bientôt par les sentiers, sous le grand soleil d'or,
On les voit persiller autour du Lac Major.

Parfois, croisant leur char, quelque pubère équestre
Leur envoie un salut amical de la dextre ;
Tandis qu'un sénateur, un consulaire, un vieux
Tribun, en tapinois les dévore des yeux.
Oh ! Vénus a donné le charme à ses prêtresses !
Dans leurs cheveux, on sent le souffle des caresses
Agiter les grands plis du long voile fuyant ;
Leurs yeux sont agrandis par le Kohl-Indian ;
Comme un couple rival des aurores vermeilles,
Deux perles de l'Assur brillent à leurs oreilles ;
Sous le peplum brodé ces guerrières d'amour
Ont enfermé leurs seins candides ; et c'est pour
Couvrir leurs flancs qu'avec des mains endolories
Le Sère de Lyon a tissé des soieries,
Et que le Celto-Belge a cultivé le lin.
Les voyez-vous passer dans leur luxe divin ?

Mehercule ! pourtant, elles furent esclaves !
Des sabots de noyer leur servirent d'entraves,
Et, dans le dur sayon de toile, leurs appas
Sirénéens étaient comme s'ils n'étaient pas.

On les voyait, parmi les plaines de la Gaule,
Tenant entre leurs doigts une branche de saule,
Mener paître le long des fossés, pataugeant,
Ou l'ovine famille ou la porcine gent.
Climène, dont raffole une tête à couronne
Princière, au temps défunt, servait une matrone :
Vestale de cuisine, avec son regard bleu,
Au fond d'un sous-sol gras elle guettait le feu ;
Cinthia, le plus beau faciès de Minerve,
Toute enfant, s'en allait, pauvre mignonne serve,
Percer de son aiguille un tissu Syrien,
Qu'elle achète aujourd'hui pour un peu moins que rien ;
Araminte, une brune, et Lesbie, une blonde,
Portaient jadis son linge à Monsieur Tout-le-Monde ;
Temps funeste ! où Chloé, suppôt de Cupidon,
Pour son père Cerbère a tiré le cordon.

Mais toutes, comme on chasse une bête importune,
Ont oublié les ans de mauvaise fortune,
Et boivent le plaisir à bouche que veux-tu.
Honni soit l'esclavage affreux de la vertu,
Le cachot du devoir, le verrou de la vierge !
Sur l'autel de Vesta laissons fumer le cierge
Et s'éteindre ; évohé ! d'un bond prodigieux,
Elles montent au haut du destin, vers les cieux
Étincelants de la richesse et de la vie,

Où la soif de jouir est enfin assouvie.
Adieu la pauvreté ! les beaux jours sont venus !
Minerve est une sotte, évohé pour Vénus !
Plus de pain bis, de lait tourné, de beurre rance !
Une chaîne, pudeur ! impudeur, délivrance !

Maintenant, tu ne peux les poursuivre, ô Remords !
Elles ont pour te fuir leurs chars à huit ressorts,
Et les fougueux coursiers de la Grande-Bretagne !
La Renommée avec sa trompette accompagne ;
Car elles ont soumis les plus lointains préteurs,
Et les patriciens, et les purs dictateurs,
Et jusqu'aux fils de rois des vieilles monarchies...

Les voyez-vous passer, les belles Affranchies ?

LE SENTIER DU SOUVENIR

O sentier, te voilà vêtu de fleurs fanées
Dont les vagues parfums s'exhalent affaiblis ;
Les nids, déserts depuis le départ des années,
Dans le creux des buissons dorment ensevelis ;

Les collines au loin se dressent, couronnées
De la brume qui roule et s'allonge en leurs plis ;
Des ruines sont là, de lierre environnées,
Et sous mes pieds, des champs que le deuil a remplis.

Paysage d'automne, où règne le silence,
Où, dans le brouillard bleu, le rêve se balance,
Ce sont les jours passés où je veux revenir !

J'ignore si le temps, ce peintre prismatique,
Sait rendre le lointain des ans plus poétique,
Mais tu me plais toujours, sentier du souvenir !

CHANT D'AMOUR BRUTAL

Quand le dernier tissu de fine broderie
Descend de ton épaule et découvre tes seins,
Lorsqu'il tombe à regret de ta hanche nourrie
Et s'attarde à voiler la courbe de tes reins,
Quand tu laisses jusqu'à tes pieds choir la batiste,
Sans faire un mouvement, sans prononcer un mot,
On croirait voir surgir quelque rêve d'artiste
Du sein pâle et veiné d'un marbre sans défaut.

Le marbre se fait chair, et tu redeviens femme,
Et, d'un geste coquet relevant tes cheveux,
Tu fais de ton regard étinceler la flamme,
Et tu te jettes toute entre mes bras nerveux.
Je te tiens, laisse-moi sur ta gorge et tes lèvres,
Par des baisers brûlants et forts comme le vin,
Puiser la folle ardeur des amoureuses fièvres ;
Laisse-moi m'enivrer à ce contact divin.

Ah !... mon cœur bat, ma bouche est aride, altérée ;
Autour de moi, tout fuit ; non, rien n'existe plus
Que le rouge qui monte à ta joue empourprée,
Et les tressaillements lascifs de tes seins nus !
Rien ! rien, sinon les mots que ta bouche murmure
A l'heure où le plaisir luit en tes yeux mi-clos,
Quand je vois ondoyer ta blonde chevelure,
Et ton cœur se pâmer en de joyeux sanglots !

Encor ! je veux encor te revoir ! Que m'importe
Mes amis d'autrefois, mes rêves de demain ?
A peine ai-je fermé derrière moi ta porte,
Lorsque j'ai fait cent pas, dix pas sur le chemin,
O Mia, je voudrais revenir à ta bouche,
Puiser ce doux poison d'amour et de plaisir !
A ce souvenir seul, loin de toi, sur ma couche,
Je me tords dans l'angoisse infâme du désir.

AUBADE-SOLO

Quand je me coucherai dans le cercueil étroit,
Mia ! je n'aurai plus penser ni remembrance
Du temps de la jeunesse où j'allais comme un roi,
Égrenant, sans compter, la force et l'espérance,
Et faisant de ma vie une bague à ton doigt.

Mia ! je n'aurai pas sous les planches funèbres
Ta vision aimée et rayonnante au fond
De l'âpre solitude et des âpres ténèbres ;
Mais j'aurai de hideux helminthes, qui me font,
D'y penser seulement, frissonner les vertèbres.

Je n'aurai plus tes yeux, ô Mia ! pour soleil,
Je n'aurai plus ta voix pour musique céleste,
Je n'aurai plus l'éclat de ton rire vermeil,
Je n'aurai ni ta gorge ardente, ni le reste,
Et je m'endormirai sans espoir de réveil.

Puis donc que ce matin je me sens plein de vie,
Ne me boude point trop, princesse des printemps,
Si, me laissant guider où l'amour me convie,
De ta bouche entr'ouverte à tes seins éclatants
Vole pour t'éveiller ma lèvre inassouvie.

P. P. C.

Oh ! pourquoi, détournant les yeux,
Garder une lèvre farouche
A l'essaim des amours joyeux
Qui voudraient butiner ta bouche ?

Nous n'avons, ô mon cher amour,
Qu'un seul jour
Pour goûter la manne bénie ;
Et tu sais bien que tes vingt ans
N'ont qu'un temps,
Et qu'après la fête est finie.

Et pourtant vous me refusez,
Et me frappez de vos mains frêles ;
Ils sont en cage, mes baisers :
Vous leur avez coupé les ailes.

J'ai voulu me mettre à genoux
Devant vous

Pour jurer amour immortelle !
Mais, hélas ! votre air offensé
M'a glacé.....
Une autre sera moins cruelle.

LES GRECS

Un soir Æmilios, prince de la déveine,
Résolut de gagner, — *Mataia*, chose vaine ! —
Quelques talents avec un sien napoléon,
Dans un obscur tripot, non loin du Panthéon.
La nuit venait : Phoïbè montra son front timide ;
Le joueur revêtit sa laineuse chlamyde,
Et vers l'antre, où Ploutos présidait aux combats,
Il vint, comme les bœufs d'Ajax, les pieds en bas.
Le temple grec ouvrait sa hideuse poterne
Au bout d'un corridor, vrai sentier de l'Averne,
Où Phoïbos-Apollôn était représenté
Par un lampion mort dans l'âcre obscurité.
Æmilios entra sous la voûte de plâtre ;
Et soudain un éphèbe au tablier jaunâtre,
Qui répondait : « Vlàboum ! » quand on l'interpellait,
Sur le seuil l'accueillit. La foule qui hurlait
S'arrêta, contemplant le jeune prosélyte ;
Mais, comme il n'avait pas l'aspect d'un satellite,

Les Achéens pensifs se remirent au jeu.
Une épaisse fumée empestait le saint lieu.
Assis sur des trépieds d'une facture austère,
Les joueurs allumaient dans leur bouche un cratère,
Et leurs lèvres lançaient, par des souffles puissants,
Vers des soleils de gaz un nuage d'encens.

On voyait çà et là l'éphèbe dans les groupes :
Sur les tables de marbre, il déposait des coupes,
Des amphores de verre à faux-col solennel,
Où moussait le nectar jaune et blanc, hydromel
Que Gambrinos, rival de Dionysos l'antique,
Fait avec du houblon et de l'orge authentique.
Sur un autel de zinc trônait un Grec lippu,
Chassieux comme un vieux Priapos, mais trapu.
Auquel, pour ce motif, tous ces fils de Diogène
Portaient plus de respect qu'aux douze dieux d'Athènes.

Entre temps, dans la foule, un cri retentissait :
« Nom de Zeus ! » — Quelque ponte, ayant pondu, gloussait :
« Taille ! Taille ! banquier ! » (*Tailler !* verbe de proie
Dont l'optatif futur : *gagnerai-je*, s'emploie
Avec le verbal *neuf*, ou *huit* diminutif ;
Et *faire Charlemagne* est un infinitif
Dont les pontes présents seront les participes...
Confer Niebuhr, *passim*, Burnouf : Premiers principes)

Le ponte Æmilios, pâle, tremblant, séduit,
Écoute comme un chant de sirènes ce bruit.

Quelques Thessaliens aux puantes cnémides,
Des Argiens subtils, drapés dans leurs chlamydes,
Des gens crochus sortis de Sion, des Crétois
Fuyant le sol natal par-dessus les détroits,
Des athlètes qui n'ont des dieux aucune crainte.
Des filles de Lesbos, des femmes de Corinthe,
De leurs doigts exercés gagnaient les deniers d'or
Que des Béotiens livraient au dieu du sort,
Et que, riant tout bas, cueillait la Perfidie.
La banque les plumait, ces pigeons d'Arcadie :
Popoï ! Æmilios ne les regardait pas ;
Il voyait seulement les vainqueurs des combats ;
Et cherchait, — pauvre fou ! — son or dans sa ceinture.
Le temple nébuleux, cette atmosphère impure...
Tout l'excite !... C'est l'or dansant joyeusement !
L'encéphale s'enflamme au simple frottement
De ta roue, ô Fortune !... Allons ! voici la proie !
Æmilios debout s'approche, et, plein de joie,
Lance sur le tapis un disque de métal.
Adieu, les chers moutons d'argent : voici l'étal !

O Grecs dégénérés ! O fils de Thémistocle !
Si vos aïeux d'airain descendaient de leur socle,

Et, quittant pour un jour les Champs-Élyséens,
Venaient vous contempler, pâles Athéniens,
Ceux qui mêlaient leur sang à l'onde du Scamandre,
Ceux qui portaient si loin la gloire d'Alexandre,
Pheu ! Pheu ! que diraient-ils s'ils voyaient leur saint nom
Ce nom qui fait l'orgueil des murs du Parthénon,
Qui fait se redresser les cimes du Taygète,
Et vivre encor des dieux la cohue indigète,
Ce nom couvrir ainsi qu'un méchant oripeau
Des chevaliers suant le vol à pleine peau ?
En trouvant au mot grec cette allure ambiguë
Socratès reboirait la coupe de ciguë,
Le vieux Démosthénès cracherait ses cailloux,
Et l'ample Isocratès se tairait devant vous !
O morts de Marathon ! soldats de Salamine !
Héros marmoréens que la gloire illumine !
C'est avec l'écarté (du grec *écartaïos*)
Que vos contrefacteurs plument Æmilios.

Æmilios perdit jusqu'aux disques de cuivre.

Pauvre Béotien que la fureur rend ivre !
Les Achéens riaient ! Æmilios s'assit,
Et, remarquant sa coupe intacte, il la saisit,
Et, nerveux, il brisa contre terre le vase.
Puis, pour payer la casse, il laissa son pétase ;

Et jetant un regard suprême, au temple grec,
Le cœur gros, il sortit complètement à sec.
Le joueur se sentait l'encranion malade ;
Il maudissait tout bas sa stupide incartade :
« J'en jure, disait-il, par les dieux souterrains,
Je voudrais vous tenir et vous briser les reins,
O Grecs !!!... » Il s'adressait aux Argiens avides ;
Trop tard ! ses mains tâtaient ses larges poches vides :
Adieu, champs où jadis s'élevait Ilion !
Et je montrai le poing aux murs du Panthéon,
Tandis, qu'exécutant les ordres des archontes,
Des Scythes[1] à pas lents venaient cueillir les pontes.

[1] Les archers chargés de la police à Athènes étaient aussi appelés « Scythes ».

LA MARCHE

J'ai mis trop loin, trop haut, le rêve de ma vie.
Vision d'avenir aimée, et poursuivie
A travers de longs jours de deuil.
J'étais parti, joyeux, sans regarder derrière ;
Hélas ! je me fiais à ma force guerrière,
Et je n'avais que de l'orgueil.

J'ai compté bien longtemps les bornes de la route,
Et disais : En marchant de la sorte, sans doute,
J'arriverai là-bas, ce soir.
Et les pas succédaient aux pas, les vals aux côtes :
Mes rêves étaient loin, et mes étoiles hautes;
Et le ciel bleu devenait noir.

Un trompe-l'œil moqueur raccourcit la distance,
L'objet grandit, le but a pris l'exorbitance
D'une ombre qui viendrait à vous ;
Le clocher se découpe en vigueur sur la lune :
Encor un pas, encore ce bois et cette dune !
Marche plutôt sur tes genoux !

Il semble que ce soit le dernier kilomètre.
Et, sentant son désir et ses forces renaître,
Le passant ne s'arrête point ;
Et, quand il a marché pendant bien d'autres lieues,
Dans le prolongement des perspectives bleues,
Le but est encore plus loin.

Désirer ! devenir ! c'est la loi de nature !
Marche encore et toujours ! marche ! Si, d'aventure,
Tu touchais ton but de la main ;
Laissant derrière toi l'oasis et la source,
Vers un autre horizon tu reprendrais ta course :
Tu dois mourir sur un chemin.

LE GIBET DE MISÈRE

O Dieu qui que tu sois, Destin, Mère-Nature,
Pourquoi m'avoir tiré de l'ombre du Néant ?
Réponds ! que t'avait fait ton humble créature
Pour l'écraser sous ton dur talon de géant ?
Qui pouvait te forcer, Éternel impassible,
A me clouer au mur humain, comme une cible
Destinée aux flèches du Mal ?
N'es-tu point assez riche en fait de dents qui grincent ?
Et fallait-il encor que mes mâchoires vinssent
Grincer au concert infernal ?

Oh ! j'y songe, le soir ; j'ai dû commettre un crime
Dans quelque monde ancien, et je suis un damné !
Mais tu peux t'endormir, Bourreau ! — Sur ta victime,
De la tête au talon ton poing s'est acharné.
En vain j'ouvre mes bras comme un oiseau son aile.
Pour me rapatrier aux cieux ;
Tu m'as trop bien cloué sur le mur, éternelle
Et dure vengeance des dieux !

Je suis comme un larron en croix, baissant la tête
Sous les sanglants cheveux qui pendent. Autrefois
Je relevais un front railleur dans la tempête
Pour blasphémer avec une stridente voix :
Satan m'avait donné le formidable rire
Qui secouait mes nerfs sonores ; le délire
Malgré toi venait m'enivrer.
Aujourd'hui, c'est fini : tu m'as vaincu, sans doute ;
Ma tête, retombant sur ma poitrine, écoute
Mon cœur plein de larmes pleurer.

Il fut un temps ! J'ai vu sur ce chemin infâme
Quelques hommes passer, joyeux, trois fois bénis ;
Dans l'air du soir montait le parfum d'une femme,
Et les oiseaux sur mon gibet faisaient leurs nids.
Je suis seul ! les passants ne passent plus ! la terre,
Loin, jusqu'à l'horizon, est veuve et solitaire ;
Les oiseaux sont morts, je suis seul !
Maigre supplicié, sans rêve et sans patrie,
Je vois fuir jour à jour ma jeunesse flétrie...
La misère est un dur linceul !

D'APRES L'ANTIQUE

Douleur ! tu n'es qu'un mot, un vain mot ! je te brave !
Que la fièvre en mon sein verse tous ses poisons ;
Qu'on raye de mes jours les riantes saisons ;
Et qu'on ravisse la lumière à mon œil cave.

Que l'amitié pour moi n'ait que des trahisons,
Que sur mon nom flétri la médisance bave,
Qu'un affranchi d'hier, esclave, fils d'esclave,
Peuple de sénateurs l'exil et les prisons !

Que je sois condamné par le Destin, ce lâche,
Et qu'un licteur demain me frappe de sa hache !
Qu'importe cette vie affreuse et ce trépas ?

J'ai suivi les leçons des sages du Portique.
Drapé dans mon orgueil comme un héros antique,
Je puis être brisé, mais je ne plierai pas !

ÉTANT A PARIS

(CHANSON)

Quand le marteau du vieux forgeron, le Destin,
M'écrase sur l'enclume ainsi qu'un liard de beurre,
Et rembarre au néant mon avenir éteint,
Mon âme saigne et pleure ;
Mais, étant à Paris,
Pays blaguicole,
Du matin au soir, j'en ris,
Et rigole, rigole.

Quand cet horrible mal, la misère en habit
Jadis noir, en chapeau que l'usure défleure,
Me donne un nimbe obscur et froid de discrédit,
Mon orgueil saigne et pleure;
Mais, étant à Paris,
Pays blaguicole,
Comme Diogène, j'en ris,
Et rigole, rigole.

Quand sur le tapis vert, peuplé de rêves d'or,
L'as de trèfle, ce dieu du triomphe, me leurre,
Et que la guigne met à néant mon trésor,
Ma bourse saigne et pleure ;
Mais étant à Paris,
Pays blaguicole,
D'un rire jaune, j'en ris,
Et rigole, rigole.

Quand la femme, ce doux synonyme d'ennuis,
Cette source de vie où Dieu veut que je meure,
Fait nocturnes mes jours, et diurnes mes nuits,
Mon amour saigne et pleure ;
Mais, étant à Paris,
Paris blaguicole,
Comme Méphisto, j'en ris,
Et rigole, rigole.

Quand l'Idéal sur une bulle de savon,
M'ayant lancé vers la cité supérieure,
Souffle, et que je m'en vais où les bulles s'en vont,
Mon rêve saigne et pleure ;
Mais, étant à Paris,
Pays blaguicole,
Comme un philistin, j'en ris,
Et rigole, rigole.

ÉTANT A PARIS

Je ne suis pas le seul à me rendre pareil
Au cabotin qui ment et varie à toute heure ;
Drame dans la coulisse, et farce au grand soleil,
Jean qui rit, Jean qui pleure ;
Mais je suis à Paris,
Pays blaguicole,
Et quand je pleure, je ris,
Et rigole, rigole.

CHIENNE DE MISÈRE

A me sentir suivi par cette sale bête,
Dans la rue, où les gens me regardent passer,
Je hâte mon pas lourd, tant j'ai honte, et ma tête
Est contrainte de se baisser.

Vas-tu bien me lâcher, ô chienne de misère?
Quand n'aboieras-tu plus sur mes talons, et quand,
O galeuse enragée, âpre comme un ulcère,
Voudras-tu me foutre le camp?

Si je dors, je t'entends ululer dans mon rêve,
Compagne! et dans la nuit mauvaise je te vois,
Et, dès que le matin sur les toits bleus se lève,
Tu m'éveilles de tes abois.

Pourquoi gueuler ainsi? Tes hurlements baroques
Attirent le tailleur qui réclame son bien;
Quand depuis de longs jours tes crocs ont mis en loques
Mon habit qui n'est pas le mien.

Tous viennent à tes cris : la blanchisseuse morne,
Le gargotier lugubre, et l'hôte exaspéré,
Et jusqu'à l'habit bleu du monsieur à tricorne
Qui me fait déguerpir, navré !

Il pleut ! Comme un larron il faut que je m'enfuie
Sous l'averse, moitié plongeant, moitié nageant :
Chienne, tu m'as perdu mon dernier parapluie,
Et bâfré mon dernier argent.

Je n'entreprends jamais ni course, ni voyage,
A moins de m'en aller sur mes deux pieds fourbus,
Car tu m'as souvent fait refuser le passage
Par les conducteurs d'omnibus.

Ce soir, va-t'en, ô bête infâme et saugrenue !
Vivent les chers flacons qui savent égayer !
Je suis ivre !... Mais quoi ! te voilà revenue ?
C'est juste, puisqu'il faut payer.

Ton aboiement chronique éveillait ma maîtresse :
Las ! elle a pris son vol, doux oisel ennuyé,
Vers le Veau d'Or, ce mufle idéal qu'on caresse,
Et qui n'a jamais aboyé.

Enfin, je suis à bout : je voudrais te voir morte
Pour ne plus supporter ton contact suffocant.
Pour la dernière fois, regarde cette porte...
C'est l'heure de foutre le camp.

SONNET

Quand je reposerai dans la fosse, tranquille,
Ayant autour de moi l'ombre éternellement ;
Quand mes membres auront perdu le mouvement,
Et mes orbites creux le regard qui scintille ;

Cet être qui fut moi, ce pauvre rien fragile,
Oublié dormira — pour jamais ossement —
Et, loin du ciel voilé, silencieusement,
Rien ne remuera plus sous la couche d'argile.

Mais vous serez toujours, éternelle beauté,
Hors du trépas commun, de la caducité :
Votre corps ne peut pas mourir, étant mon âme !

Aussi, lorsqu'un beau soir d'amour, sur mon tombeau
Longuement passera l'ombre de cette femme,
Tu te réveilleras, squelette amant du Beau !

LA CHUTE

La gitane aimée et perverse
A déserté les Orients
Aux grands cadres luxuriants
Pour descendre dans le commerce.

Dans un cabaret elle verse
Des liqueurs aux étudiants ;
Moi, sur mes genoux suppliants
Le désespoir brutal me berce.

Or, nous sommes là quatre ou cinq
Autour de la fille de zinc,
Dont l'astuce froide nous joue.

Mais Samson court à Dalila !
Mon rêve est tombé dans la boue
Et je l'ai suivi jusque-là.

PAROLES PERDUES

Oh ! ces femmes ! ces tas de femmes qu'on rencontre !
Ces beaux yeux ! ces beaux corps si froids !
Mets au Mont-de-Piété, pauvre chien, mets ta montre
Pour payer d'obscènes octrois.
Oh ! la débauche qui vous jette sous leurs griffes
Pantelant de la tête au cœur,
Pour que vous en sortiez plus souillé que leurs chiffes,
Et plus vide qu'un chroniqueur !
Oh ! dépenser sa vie ardente et sa jeunesse,
La jeunesse prompte à ternir,
Sans pouvoir s'arrêter et sans que l'on connaisse
Comment ces choses vont finir !
Oh ! mettre un papillon idéal sur leurs lèvres ;
Et ne pas sentir qu'elles ont
Pour tous les hommes, tous, excepté les orfèvres,
Un mépris égal et profond !
Oublier tant de cœurs vierges et solitaires,
Calices fumant d'amour pur,

Et s'en aller traîner aux horribles mystères
Tous les rêves d'or et d'azur.
Doux comme des agneaux, les rêves se refusent
Et disent : Nous ne voulons pas !
Puis ils cèdent, vaincus par la folie, et s'usent
Dans on ne sait quels noirs combats.
Ah ! mieux vaut mille fois, plutôt que ces gueusardes
Qu'on juche sur un piédestal,
Mieux vaut, plein de marlous et de filles blafardes,
Un lupanar bête et brutal.
Au moins, quand tu descends de l'aphrodisiaque
Et morne lit aux vieux ressorts,
Ton cadavre tout seul a hanté la baraque,
Et ton cœur est resté dehors.
Tandis que si tu prends une des filles libres
De l'entresol ou du trottoir,
Tu pourras de ton âme user toutes les fibres,
Prêtre d'un culte sans espoir.
On dit : « je n'aimerai qu'un peu, c'est un caprice,
Caprice tueur des moments. »
Puis on revient encore et toujours, et l'on glisse
Aux sensuels embrassements;
L'hallucination vous prend comme un vertige :
On tourne, on descend, on se perd :
Délicieusement la passion fustige
Les sots qu'elle jette à l'enfer,

Dans l'insouci du monde et dans la mécréance,
Le satanisme vous éteint ;
A peine l'on s'éveille aux cris de déchéance
Que pousse un noble et vieil instinct.
Toujours trop tard ! — Et l'un se loge dans la tête
La balle de son pistolet ;
Et l'autre, ayant une âme à toute honte prête,
S'endort sur le lit qu'il s'est fait.
Et de ce mort-d'amour, et de ce meurt-de-honte
Cotés à la bourse du cœur,
La fille fait un beau prospectus qu'elle conte
Avec un sourire moqueur.

SUR LA ROUTE DE CHARENTON

Enterrement étrange.
Un ange
Est cloué dans un cercueil.
Quatre lourdes guitares
Bizarres
Cahotant, mènent le deuil.

Dans une âcre fumée
Formée
Par les pipes de l'amant
L'ombre de la maîtresse
Traîtresse
S'avance tranquillement.

Plus loin, une bouteille
Très vieille
Dont on a bu le cognac,
Sur le pavé qui glisse,
Esquisse
Une marche *ab hoc ab hae*.

Un fantôme revêche,
La dèche,
Sous un drapeau défoncé
Ouvrant sa gueule énorme,
S'informe :
Qui des siens est trépassé.

Le spleen diabolique
Réplique :
C'est un frêle mirliton,
L'âme d'un très chouette
Poète,
Qu'on emporte à Charenton.

La bouteille grivoise
Dégoise :
J'ai ramolli son cerveau
Oh ! dit la femmelette
Squelette
Mes flancs furent son caveau :

Les guitares boiteuses
Chanteuses
Grinçant avec désespoir
Geignent : la poésie
Transie
Est un lugubre éteignoir ·

Or, ma carcasse infâme
Sans âme,
Sortant du fond des égouts
Regarda d'un air bête
Ma tête
Aller au pays des fous.

Depuis lors, par la ville
Servile
Et parmi les libres champs
Comme en terre étrangère
Seul j'erre
Sans raison hurlant des chants.

POÈMES IRONIQUES

Exergue : A la piste des passions,
Dans le steeple-chase des vices.
J'ai laissé des lambeaux de mes illusions
A tous les buissons d'écrevisses.

LAMENTATION DE LA LUMIERE

Une nuit, je passais place du Carrousel.
La pluie avait chassé les étoiles du Ciel,
Et le tirage à cinq les louis de ma bourse ;
Et, morne, je hâtais fiévreusement ma course.

Tout à coup j'entendis un long susurrement
Qui tombait des hauteurs mélancoliquement,
Soupir éolien fait de notes égales,
Monotone et plus doux que le chant des cigales.

Cette plainte sortait, dans le silence noir,
Des globes dépolis d'où, sur Paris, le soir,
S'épandent les blancheurs du soleil électrique,
Et la voix murmurait sa mourante supplique :

« O mon père Apollon, que vous ai-je donc fait ?
« Moi, le Rayon lunaire, albe comme le lait,
« Moi, la flèche d'Azur et d'Or, moi, la Lumière !
« Moi, votre enfant la plus aimée et la première !

« O mon père Apollon, quel crime ai-je commis,
« Pour être ainsi livrée aux hommes ennemis ?
« Autrefois — il y a bien longtemps ! — dans l'espace
« J'habitais le Soleil et l'Étoile qui trace
« L'étincelant sillon dans le Chaos lointain.
« J'étais le messager de l'éternel Matin,
« Le germe qui rendait les planètes fécondes,
« L'aiguille du Destin qui reliait les mondes.
« J'étais Tout, la Matière inerte ayant en moi
« Trouvé le Mouvement et la Forme, sa Loi.
« Puis, un jour, votre main jusqu'alors tutélaire
« Appesantit sur moi le poids de sa colère.
« Et me jeta, du clair des Cieux chez les Humains,
« Aux veines des cailloux errants sur les chemins.
« Encore là j'avais l'air vibrant des campagnes,
« J'allumais les foyers des pâtres des montagnes ;
« Plein de vieilles chansons, l'Océan me roulait,
« Comme un berceur, dans ma nacelle de galet;
« Puis, quand tu m'enfermas dans la blancheur des cires,
« Me résignant, je dis : Fais comme tu désires !
« Mais, ô maître Soleil ! — en nos âges damnés,
« Où pour la brume et pour la nuit les gens sont nés
« Oublieux du Tropique et des clairs Equinoxes, —
« Vers le pôle de glace et la zone des boxes, .
« Au pays du Coltar où l'on sème du fer,
« Où la sorcière Suie, enfin reine de l'Air,

« Se marie au nuage et de baisers te souille...
« Soleil ! tu m'as vendue à ces nains de la houille !
« Sous leur pressoir, dans leur compteur nauséabond,
« Fille des Dieux, prostituée au vil charbon,
« De l'égout, tout le jour, je subis les étreintes,
« Et la nuit seulement peut écouter mes plaintes... »

En entendant ce long récitatif si doux,
J'oubliai les torrents de pluie et les vents fous ;
Je songeais au lointain pays, aux vagues bleues
Dont je suis séparé par la longueur des lieues
Et la largeur du temps ; à l'arête du mur
Détachée en vigueur sur l'impeccable azur,
Aux yeux non embrumés des larmes des nivôses,
Aux juvéniles corps ignorant les chloroses,
Aux grappes du coteau toutes noires de vin :
Impérial Midi dont on se rit en vain !
Oh ! l'ensoleillement de l'enfance première !

Alors je répondis tout bas à la Lumière :

Tu n'es point la seule à pâtir,
O Lueur, dans la nuit obscure,
Tu n'es point la seule à sentir
Que notre père a la main dure ;
Les poètes et les rêveurs

Ont perdu toutes les saveurs
Des gais printemps enjoliveurs,
En la Grand'Ville qui les mure.

Déshérités fils d'Apollon !
Comme toi, divine éblouie,
Nous avons la boue au talon,
Et sur les épaules la pluie ;
Traînant sous le ciel des hivers
Nos chansons, musiques et vers,
Guettant à tort et à travers
Plus d'une illusion enfuie.

Nos mains tripotent aux tripots,
Nos cœurs appartiennent aux gouges
Comme nos cervelles aux pots,
Dans la brume épaisse des bouges.
Là, dans des creusets fort étroits
Nous jetons nos sceptres de Rois,
Comme de vils fagots de bois...
Souvent nos pommettes sont rouges.

Mais avec le rêve en lambeau
Notre âme, jadis printanière,
Sait encor fabriquer du beau,
Dans le centre de la tanière ;

Ainsi toi, du fond des égouts
Et des tuyaux fermés de clous,
Dans l'infect Paris du dessous
Tu fabriques de la lumière.

Ah ! qu'importe que le destin
Nous ait sevrés de l'ambroisie ?
Nous faisons luire le matin
Dans le royaume de la suie !
C'est dans le cercle du sommeil
Comme un crépuscule vermeil,
Et c'est encore le soleil,
Et c'est toujours la Poésie.

Qu'importe que ton clair Rayon
Sorte d'un piédestal de boue ?
Qu'importe que sous son haillon,
En chantant, Homère s'enroue ?
Le poète est un fils de dieu :
S'il a souillé son manteau bleu,
Il n'a qu'à le brosser un peu,
Et c'est de l'azur qu'il secoue.

Et comme un lourd matin lentement s'éveillait,
Le doux Rayon cessa le triste chant follet ;
Et le poète alla battre un peu la campagne
Sous le vieux ciel de lit de son château d'Espagne.

IDÉAL

Je suis lassé de tout : de moi comme des autres.
Des pensers importuns qui me viennent le soir,
Et des amis joyeux qui font broyer du noir,
Des vers que je compose, ô maîtres, et des vôtres...

Des Judas de carton et des faux bons apôtres,
Des filles qui s'en vont trottant sur le trottoir,
Des mondaines trichant d'amour en leur boudoir.
O mon rêve ! et des lits banals où tu te vautres !

J'ai trop de gaz dans l'œil et d'alcool dans le sang,
Trop de nerfs excités. trop de contacts laissant
A fleur de peau comme une odeur de cantharide.

— Voici poindre là-bas l'aube de floréal ;
Le chevalier Printemps accourt à toute bride.
Je me sens un béguin très pur pour l'Idéal.

ALLER ET RETOUR

I

Le soleil, avec des rayons tentants,
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Élysées.
Les femmes étaient toutes déguisées
En roses rosées,
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

II

Dans l'or et l'azur les bébés marchaient
Comme des gens ivres ;
Les cafés-concerts grands ouverts crachaient
Les notes des cuivres,
Sonnant l'hallali des vents et des givres.
Et loin de leurs livres
Des négociants rêveurs chevauchaient.

III

Or j'ai vu passer en victoria
La petite reine,
La reine des cœurs que j'aime; il y a
Plus d'une semaine.
Je fus pris aux lacs de sa robe à traîne;
Bien lourde est la chaîne
Du pauvre Bottom, ô Titania!

IV

Ainsi disparut, Belle, à votre aspect
Mon enthousiasme ;
Et je m'en revins tristement avec
Le nommé Marasme.
Car l'Amour au cœur est un cataplasme,
Comme dit Erasme,
Fameux hollandais qui parlait le grec.

GAGE D'AMOUR

Il lui disait :

« Je t'ai donné toute ma vie !

Au balthazar de joie où Paris ne convie
Que les riches et les gens proprement gantés,
Je t'ai fait, ma chère ange, asseoir à mes côtés.
Notre petit hôtel coquet sur l'avenue
Élargit sa façade où la brique est venue,
Sous le toit bleu d'ardoise et sous le ciel vert-bleu,
Poser ses pans coupés rouges de sang et feu.
Deux vases du Japon ornent le péristyle ;
La porte en fer forgé montre un Amour futile
Tenant un billet doux entre ses mièvres doigts ;
Il porte un carton lourd de lettres pour Carquois.
Le corridor est plein des plantes les plus drôles,
Et la Vénus de marbre offre ses deux épaules
Aux baisers d'un satyre admirable de rut ;
L'escalier dans le fond a des aspects de luth ;
Et l'on vient jusqu'ici par une pente douce
A croire en plein frimas, qu'on glisse sur la mousse.

Ton boudoir est un rêve empli de bibelots :
Un bout de Greuze — cher — deux groupes d'angelots
Qui nous viennent d'on ne sait qui, mais authentiques.
Combien j'en ai pillé de poudreuses boutiques
Pour élever un temple à ta divinité !
Je me suis fait artiste, et je n'ai pas compté.
Regarde ! le pur-sang piaffant sur le sable ;
Édouard et Joseph, en tenue incassable,
Attendent. On ira chez Worth, chez Fontana,
Et chez Brunswick où rien pour rien ne se donna.
Vers le Bois tu courras sous les voûtes ombreuses.
Ton bonheur insolent fera des malheureuses,
Et dans son tapecul modeste, le vieux duc
Sentira remuer un peu son cœur caduc.
Que veux-tu donc enfin, maussade ? Sur la table,
Les primeurs du Levant et le vin confortable,
Un café tellement exquis que j'en suis bleu.
Mais que veux-tu ? — L'argent pour ton plaisir c'est peu ;
Ta loge est assurée au concert, au théâtre,
A l'Hippodrome ! J'ai du v'lan ! je t'idolâtre !
Puis tu m'aimes ! Voyons, que peux-tu désirer ? »

Elle courba la tête et se mit à pleurer.

Alors, très froid, il dit en s'asseyant près d'elle :
« Non, je ne comprends plus tes caprices, ma belle !

Tes vapeurs, tes ennuis, qui viennent par instant
Te poser sur le front une neige d'antan,
Quelque chose des jours où tu pleurais, pauvrette,
En chantant dans les cours des refrains d'amourette,
Tristes parce que fous. Ce passé te revient, —
Personne n'en peut mais, — lorsque le spleen te tient;
Au diable! je suis las. Aussi fais à ta guise;
Je vais jusqu'à la Bourse, et puis chez la marquise ;
Au cercle, grand dîner ! puis une main au bac :
Je crois que cette nuit il y aura le sac.
Je rentrerai fort tard, si peut-être je rentre :
Je suis comme un mari pour vous, je prends du ventre.
J'ai besoin d'une orgie, et je veux me griser.
Donnez-moi votre main que j'y pose un baiser ;
Et pleurez tant qu'il vous plaira, chère martyre. »

Et, quand il fut parti, Mignon eut un sourire.

EXTRÊME-ORIENT

Ka-Ka-Doi, mandarin militaire, et Ku-Ku,
Auteur d'un million et quelques hémistiches,
Causent en javanais sur le bord des potiches,
Monosyllabiquant d'un air très convaincu.

Vers l'an cent mil et trois, ces magots ont vécu
A Nangazaki qui vend des cheveux postiches :
C'étaient d'honnêtes gens qui portaient des fétiches
Sérieux ; mais, hélas ! chacun d'eux fut cocu.

Comment leur supposer des âmes frénétiques ?
Et quel sujet poussa ces poussahs lymphatiques
A se mettre en colère, un soir ? Je ne sais pas !

Mais un duel s'ensuivit. — O rages insensées !
Car ils se sont ouvert le ventre avec fracas.....
Voilà pourquoi vos deux potiches sont cassées.

LE DISCOURS DU BITUME

J'arrive de Sodome et Gomorrhe, je suis
L'éternel résidu de ces antres, détruits
Par la colère de la flamme.
On m'appelle Mer Morte ! et je vis, bien portant.
Je suis un corps solide, et je possède, autant
Que bien des électeurs, une âme.

Apporté d'Orient, comme Cham, je suis noir ;
Et dans votre Paris, le long du vil trottoir,
En d'énormes baquets je fume.
Des manants, avec des pelles et crocs de fer,
Tournent ma chair bouillie à leur brasier d'enfer,
Et l'on me nomme le Bitume.

Ils m'étendent en vague écumeuse au dehors ;
Je bouillonne un moment, je m'apaise, et m'endors
Comme une mer qui ferait halte.
Puis on jette sur moi du sable et des cailloux
Qui m'entrent dans le sein comme un paquet de clous :
Crucifié, je suis Asphalte.

Soudain je suis foulé durement sous les pieds
Des passants, lestes, lourds, ingambes, estropiés,
Soit botte, bottine ou savate :
Des souliers d'Auvergnats et des talons pointus ;
Les vices sautillants, les pesantes vertus ;
Le derrière des culs-de-jatte.

Paris piéton : Paris qui court à son bureau,
A l'atelier, au vol, à l'amour, au bourreau ;
Paris désœuvré qui badaude ;
Paris viveur, tanguant, roulant et louvoyant ;
Paris religieux et Paris incroyant,
Le capucin et la ribaude.

On a, pour me frapper, des joncs souples et durs ;
Pour me salir, on crache : on me couvre d'impurs
Et gluants bouts de cigarette.
L'ivrogne se confesse à moi dans un hoquet ;
L'égout m'appelle « frère » ; et je sers de baquet
Au chien sordide qui s'arrête.

O lac noir ! quel destin pour un Oriental !
O palmiers du désert ! Oh ! sous le ciel natal,
Les astres ouvrant leurs paupières !
Être couvert de fange et de débris railleurs,
Essuyé par le sec pinceau des balayeurs,
Et malheureux comme les pierres !

Cauchemar !... J'ai pourtant mes plaisirs ; je puis voir
Les femmes à l'envers glisser sur le trottoir
Avec leurs pieds, battants de cloche.
Elles ont tant de grâce autour de leur mollet,
La jarretière a tant de vice, qu'il me plaît
De tressaillir à leur approche.

Cela, c'est peu ! Je vois l'envers des cœurs humains,
Les consciences qui vont, par mille chemins,
Plonger de cloaque en cloaque ;
Et je ne me plains pas de tant de maux que j'ai.
O Sodome ! ô Gomorrhe ! enfin je suis vengé
De la foule parisiaque !

Oui, retenant en moi tous les vices perdus,
Les paganismes fous, antiquement fondus
Au feu des célestes colères,
J'en exprime le suc sous les pieds du passant ;
Je les lui glisse aux reins, au crâne, dans le sang,
Par certains vaisseaux capillaires.

Sous mon vernis, je cache une ébullition,
Où fondent idéal, rêves, illusion,
Collégien ou jouvencelle.
Il n'y a plus d'enfants, — c'est un fait reconnu ; —
Et le jour n'est pas loin, s'il n'est déjà venu,
Qu'il n'y aura plus de pucelle.

Pour l'étranger austère, et le provincial,
Je suis le tentateur, et l'anti-social.....
Qu'il fuie au loin, ou je l'enlize !
Pauvre Alceste naïf, je ronge ta vertu,
Je te donne du vice à bouche que veux-tu,
Et c'est moi qui te philintise.

Mystères de Baal, de Moloch, d'Astarté !
Toute la Phénicie, et son culte monté
Sur une Babel méphitique !
J'imbibe de poison les nerfs, et je souris,
Moi, l'exilé du Lac, en songeant que Paris
N'est plus qu'une ville asphaltique.

Passants, crachez sur moi ! Vieux comme un trisaïeul.
Je m'appelle Mer Morte, et je suis le linceul
D'où sont ressortis les vieux mythes.
Gomorrhe a retrouvé son culte ; j'ai compté
Les tribades par mille, et, soit dit sans fierté,
Plus de quinze cents Sodomites.

Qu'importe sur mon dos ou savate ou soulier !
Qu'horizontalement je sois un espalier
Où mûrissent les coups de botte !
J'ai vengé du mépris mes mères, les Cités
Mortes, qu'on entrevoit près des lieux dévastés
Où le chacal impur sanglote.

O lacustres pays ! Adieu : c'est le destin !
Je ne vois plus, comme un verre d'eau, le Jourdain
Se fondre en vos gosiers de soufre.
Mais, cloué sur le sol, honni, maudit, sali,
Je puis dormir enfin ! Mon devoir est rempli !
Adieu, Mer Morte ! Immortel gouffre !

. . . . . .

ATHLÈTE

SONNET

Autrefois on avait du goût pour les chloroses,
On flagellait sa chair pour se pâlir le teint ;
Quand on mangeait, c'était un repas clandestin ;
Et l'on mourait, plutôt qu'avoir les lèvres roses.

Romantiques noyés dans le bleu, les névroses
Secouaient votre corps chétivement éteint.
Un poumon attaqué, tel était le destin :
La mort trouvait en vous l'avocat de ses causes.

Aujourd'hui c'est la vie âpre, la volonté
De se tenir debout, hautain et respecté,
De ne plus conquérir par la pitié les femmes.

Si l'Homme pour les dieux défunts est moins dévot,
Les muscles sont puissants et puissantes les âmes ;
Un corps d'athlète enfin doit porter le cerveau.

DÉDAIN

L'homme puissant, debout dans sa forte stature,
Laisse dans son néant grouiller l'humanité.
Au-dessus du nuage, il plane dans l'Été,
Sous le soleil, ayant le fond bleu pour toiture.

Il domine, géant, sa mère la Nature ;
Il sait braver les lois de la caducité,
Et, dans une effroyable impassibilité,
Il attend que la mort le prenne pour monture.

Libre, satisfaisant ses nobles appétits,
Il se sent volontiers le frère des petits,
Et prête son appui, sans regarder qui monte.

Loin des nains accablés d'impuissance et d'ennui,
Pour grandir vers le ciel étonné qu'il affronte,
L'envie est un fardeau qu'il jette loin de lui.

CHANT BRUTAL DES VIVEURS

I

Que les faibles, et les vaincus, et les malades,
Les cœurs meublés d'un tas de rêves saugrenus,
Donnent au Christ, ce dieu des morts, leurs accolades
Et couvrent de baisers ses mains et ses pieds nus ;
Nous ! comme les géants des antiques ballades,
Hautainement et pleins d'ivresse, nous tiendrons
Des verres trente fois plus vastes que des urnes ;
Et, malgré les Satans et les dieux taciturnes,
Invinciblement nous boirons.

II

Nous ! les adorateurs de l'éternelle Force,
De l'ancienne Ironie, et de la Volupté,
Nous barderons le Moi de cette triple écorce,
Et l'Egoïsme enfin aura sa volonté.
La femme deviendra non le but, mais l'amorce ;

Et, quant au but nouveau que nous nous fixerons,
Ce sera d'exciter nos forces léonines,
Et, sans nous soucier des âmes féminines,
De la forme nous jouirons.

III

Et nous aurons la joie infernale et cynique,
Le rire sans pitié des forcenés vainqueurs,
Le soubresaut des dieux de l'Olympe homérique,
Toujours brutal et plein d'esclaffements moqueurs.
Le rictus gravera sa ride sardonique
Du coin du nez aux coins des lèvres des lurons,
Sur les tempes plaquant la double patte d'oie,
Et gonflant les vaisseaux du cou d'un sang de joie —
Du diable et de Dieu nous rirons.

IV

L'obstacle ne sera qu'un prétexte à la lutte,
L'espérance luira sur nos fronts éclatants ;
Et nous crierons, en les poussant de chute en chute :
Honte pour les vaincus et pour les impotents !
Malheur à ceux de nous qui feront la culbute,

Et qui laisseront choir dans la fange leurs fronts !
Nous leur dirons : Tant pis, frères, votre âme est lâche.
Et votre corps trop mou pour la terrible tâche,
Væ victis ! nous les lâcherons !

V

Pour nos esprits trempés dans l'ivresse lustrale,
Et pleins d'indifférence à l'égard des douleurs,
Jamais n'existera la souffrance morale ;
Et nous dessécherons la fontaine des pleurs.
Mais il en est une autre, invincible et brutale.
La Maladie, avec ses ignobles affronts ;
Or, pour n'attendre pas que notre Moi succombe,
Le Suicide est là qui nous ouvre la tombe :
Sans phrases nous y descendrons.

VI

Que des gens soient perclus et d'autres poitrinaires,
Tant pis ! nous ouvrirons tout large l'hôpital ;
Ils iront y vomir leurs crachats pulmonaires,
Et suivre jusqu'au bout le pronostic fatal ;
Pour ces êtres manqués, ces contorsionnaires,

Les jours sont des sanglots et les nuits des jurons.
Pitié ! Pour eux jadis Sparte avait un barathre,
Clamart les recevra dans son amphithéâtre,
Et sur eux nous le fermerons !

VII

Mais, tant que nous aurons au ventre du courage,
Et tant qu'en notre cœur battra le rouge sang.
Tant que la volonté sera loin du naufrage,
Tant que sera l'Azur là-haut éblouissant ;
Et même vieux, déjà bataillant avec l'âge,
Pourvu que notre tête ait gardé ses fleurons,
Pourvu que notre corps supporte sans souffrance
Les rires et le vin, la joie et l'espérance,
Volontiers nous existerons.

L'IMPOSSIBLE

Pauvres êtres humains ! pauvre foule éphémère !
Prisonniers évadés du ventre de la mère !
Conceptions des nuits, naissances des hasards,
Jeunes greffes, bourgeons d'hier, ô milliards
D'individus, — parfois femelle, parfois homme, —
Et jetés au soleil, sans savoir quoi ni comme !
Néants, qui reprenez du néant le chemin !
Parasite de la terre ! vieux genre humain,
Attaché pour toujours à la terrestre fange !
O fantastique roi des bêtes, qui fais l'ange !
A boucler tes désirs résigne-toi, petit,
Et selon le repas, règle ton appétit.
Quelques milles en l'air, et voilà ton couvercle !
Lorsque tu veux marcher, tu voyages en cercle !

Fermé partout, là-haut, là-bas, plus loin, toujours,
Quels que soient tes efforts, tes luttes, tes amours,
Les crampes de ton cœur, les rêves de ton ventre !
Une force t'attire, à jamais, vers le centre

Du globe ridicule, où nous sommes liés,
Energique prison, qui nous tient par les pieds !

Oh ! s'échapper ! rêver qu'on flotte dans l'espace,
Que la terre, au-dessous de nos ailes, s'efface,
Toute une nuit, dans l'ombre épaisse des sommeils !
Songer que l'on a pu coudoyer des soleils !
Puis à l'aube reprendre, avec horreur, sa tâche ;
Sentir qu'un invisible argousin vous rattache
A de mesquins labeurs, à des plaisirs mesquins ;
Monnayer les soleils du rêve en vils sequins !
Chercher à ressaisir à pleins poings la chimère
Qui s'échappe, laissant une ironie amère ;
Aller plonger ses yeux, amantes, dans vos yeux,
Pour retrouver les grands précipices des cieux !
Pour avoir un semblant de pétillement d'astres,
Guetter l'or, à travers des milliers de désastres !
Travailler, se poigner, lutter, suer du sang,
Aimer, jouer, jouir, salir du papier blanc,
Accumuler puissance, honneur, génie et gloire,
Puis, — comme le vin pur ressemble au soleil, — boire !
Et faire tout cela, sans avoir jamais pu,
Sinon par impuissance, être jamais repu !...

Ah ! plutôt que lutter contre la Force immense,
Plutôt que de lancer nos désirs en démence

L'IMPOSSIBLE

Vers les clartés d'en-haut, pleines d'obscurité,
Puits d'où ne tombe pas sur nous la Vérité !
Plutôt que d'assaillir le dieu des Nébuleuses,
Roi du Chaos et des Etoiles fabuleuses,
Subissons les arrêts de ce Procuste dur !
Couchons-nous pour dormir sur notre lit obscur !
Laissons l'odieux Ciel insondable ! qu'on ferme
L'espace clair qui n'a commencement ni terme.....
Dormons ! et repliant nos bras, courbant le dos,
Que nous n'aimions plus rien sinon le grand repos !
Plus d'infini ! plus d'inconnu ! plus d'hirondelles !....
Bondir pour retomber brisé ?..... Coupons nos ailes.

LUTTE PARISIENNE

SONNET

Brillamment tout le jour, il avait combattu
Pour ses rêves, pour ses amours, pour ses idées,
Lançant, audacieux, ses forces débridées
A l'assaut du bonheur, cet assiégé têtu.

Les assistants disaient : Ce lutteur est vêtu
D'ironie et de grâce, et, par larges bordées,
Le rire éclate aux coins de ses lèvres fardées ;
On ne l'a vu jamais ni las, ni courbatu.

Le soir, il salua debout la galerie,
Clown élégant qui veut qu'au public on sourie ;
Puis, pour aller dormir un peu, se retira.

Dans le logis hanté du spleen et des migraines,
Il lorgna vaguement les étoiles sereines.
Et quand il eut fermé sa fenêtre, il pleura.

TENTATION

TRIOLETS

I

Si j'avais quelque peu d'argent,
Je m'en irais à la campagne
Dans un sleeping-car diligent.
Si j'avais quelque peu d'argent,
Avec un sourire indulgent,
Je congédîrais ma compagne,
Si j'avais quelque peu d'argent,
Je m'en irais à la campagne.

II

Je m'en irais là-bas, bien loin,
Dans quelque effroyable contrée
Où je dénicherais un coin.
Je m'en irais là-bas, bien loin.

Je me construirais dans du foin
Une thébaïde ignorée.
Je m'en irais là-bas, bien loin,
Dans quelque effroyable contrée.

III

Je déjeunerais d'un œuf frais,
Et je souperais d'un fromage ;
Dans un coquetier fait exprès
Je déjeunerais d'un œuf frais ;
Et par miracle, je ferais
De l'eau mon unique breuvage.
Je déjeunerais d'un œuf frais
Et je dînerais d'un fromage,

IV

Je ne verrais plus les grands toits
Où le soleil grille l'ardoise.
Dans le voisinage des bois
Je ne verrais plus les grands toits,
Ni ma voisine, frais minois
Orné d'une lèvre framboise.
Je ne verrais plus les grands toits
Où le soleil grille l'ardoise.

V

Je ne mettrais plus d'habit noir,
De gilet, de cravate blanche,
Pour aller parader le soir,
Je ne mettrais plus d'habit noir.
Je serais habillé d'espoir,
Coiffé d'un chapeau de pervenche.
Je ne mettrais plus d'habit noir,
De gilet, de cravate blanche.

VI

J'oublierais les belles de nuit
Et les princesses de la rampe ;
J'irais prendre un autre déduit.
J'oublierais les belles de nuit !
Dans l'odeur *generis sui*
De la Margoton qui se campe,
J'oublierais les belles de nuit
Et les princesses de la rampe.

VII

Je n'aurais point là de papier,
Ni d'encre Mathieu, ni de plumes.

Oh ! plus de vers à recopier !
Je n'aurais point là de papier.
Et je ne mettrais plus sur pied
Des poèmes ou chants bitumes !
Je n'aurais point là de papier,
Ni d'encre Mathieu, ni de plumes.

VIII

Et je n'aurais plus de discours
A prononcer aux Hydropathes ;
Étant seul, je me tais toujours :
Je ne ferais plus de discours.
Comment haranguer les bois sourds,
Et les bêtes à quatre pattes ?
Là, je n'aurais plus de discours
A prononcer aux Hydropathes.

IX

Je n'entendrais plus les clameurs
Des jaloux et des imbéciles,
Les racontars et les rumeurs !
Je n'entendrais plus les clameurs !

J'écouterais les moissonneurs
Chanter des romances fossiles.
Je n'entendrais plus les clameurs
Des jaloux et des imbéciles.

X

Je comprendrais peut-être bien
L'amour de la pêche à la ligne.
Étendu sur un sable ancien,
Je comprendrais peut-être bien !
Oh ! rester sans penser à rien,
Devant un poisson qui s'esbigne !
Je comprendrais peut-être bien
L'amour de la pêche à la ligne.

XI

Mais hélas ! je suis à Paris
Par une chaleur tropicale ;
Et j'ai des aspects ahuris,
Car me voilà seul à Paris.
Je fume dans du papier riz
La cigarette monacale :
Car me voilà seul à Paris
Par une chaleur tropicale.

LES DEUX VOITURES

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

Trois ou quatre messieurs très bien
S'avancent, d'un pas fort inerte,
Précédant le corbillard noir
Qui s'en va sous ses draperies,
Avec un panache au bossoir
Et des immortelles fleuries.
Les passants lui disent : Bonsoir !
Et plus loin on voit les figures
Des bourgeoises et des bourgeois,
Encadrés comme des gravures
Par les quatre morceaux de bois
De la portière des voitures.
Et processionnellement
Des gens à pied causent affaires ;
Par savoir-vivre ils ne rient guères !
Et c'est un bel enterrement.

Il s'en va par les avenues,
Ayant le pas sur les tramways,
Sous l'œil des gardiens de la paix,
Parmi les foules mi-émues.
Dans les faubourgs tumultueux,
Au salut discret des cocottes,
Au signe de croix des dévotes,
Il s'avance majestueux.

L'enterrement n'est qu'une fête !
Et l'on revient l'esprit dispos,
De ce lointain champ de repos,
Avec une fringale prête,
Et de la soif pour plusieurs pots.
Bast ! c'est chose si triviale,
On en rencontre tant dehors
De corbillards à croque-morts,
Qu'il faut être provinciale
Madame, pour perdre un moment
A voir passer l'enterrement.

Mais ce qui m'effraie et me glace,
Et ce qui me cloue à ma place,
Muet d'une indicible horreur,
C'est l'affreuse voiture verte,
Caisse hermétiquement couverte,

Et qui galope avec fureur.
Là-dedans, le cheval emporte
Une chose innommée et morte,
Ancien cadavre déjeté,
Machabé démissionnaire,
Qu'un carabin tortionnaire,
Par lambeaux a déchiqueté.

De ci, de là, cuisses hachées,
Têtes qu'on dirait ébauchées
Par le crayon du cauchemar,
Des os et des viandes puantes,
Collant leurs surfaces gluantes :
Le vomissement de Clamart.

Ils furent pourtant quelque chose.
L'un poète, l'autre zingueur,
L'autre, fille à la lèvre rose ;
Ils eurent du sang dans le cœur,
Des passions dans la cervelle :
L'un aimait l'or, l'autre sa belle,
L'autre les fleurs, l'autre le vin ;
Mais ils sont crevés à l'hospice !
Pas de famille à leur service,
Et personne qui se souvînt !
Fin du travail ! ou fin du vice !

Sans une fleur, sans un sanglot,
Sans un salut du populo,
Comme une denrée importune,
Tout ça vers la fosse commune !
Au galop ! au triple galop !

Et je songe parfois, grisette,
Chère mignonne marquisette,
Doux yeux de ma gentille amour,
Seins fleuris de boutons de rose,
Que le Destin, vieillard morose,
Peut bien nous réunir un jour,
Hachés par un carabin blême :
Toi, belle fille de Bohême,
Qui crois éterniser le bal,
Moi, poète de carnaval,
Qui songe parfois au carême.
Il peut nous réunir... là-bas,
Crânes rompus, jambes et bras,
Résidu de matière inerte...
Ça peut arriver, sais-tu bien !

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

LA REVANCHE DES BÊTES

ET

LA REVANCHE DES FLEURS

I

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
Tu mets un mors à ton cheval,
Férocement tu fais un spectre de ta canne,
Homme, roi du Règne animal ;
Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants, sur le gril ;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh ! le naïf poulet, qui dès l'aube caquète !
Oh ! le doux canard coincoinnant !
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement !...

Oh ! le porc dévasté dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le reluque :
Mané, Thécel, Pharès, — Jambon !
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains ;
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves
Et tant de brochets orphelins ;
Tu restes insensible aux larmes des sardines,
Et des soles au ventre plat ;
Tu déjeunas d'un meurtre et d'un meurtre tu dînes...
Va souper d'un assassinat !
Massacre dans les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis !
Tandis qu'un chou cruel guette, d'un air bonasse,
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux ?
Non. Les ours, les renards, les castors pris aux trappes
Sont une mine à paletots ;
Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,
Dont le désert s'enorgueillit,
Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre, c'est peu ; le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif ;

Et le lapin (nous dit le Livre de Cuisine)
Demande qu'on l'écorche vif ;
Et l'écrevisse aura, vive dans l'eau bouillante,
L'infernal baiser du carmin ;
Et — morne enterrement — l'huître glisse vivante,
Au sépulcre de l'abdomen.

Soit ! il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du châtiment,
Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
Cloué pour Éternellement.
Oh ! l'Animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'univers.
Or, elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver ! — qui s'en ira pratiquer des fenêtres,
Dans les orbites de tes yeux ;
Il mangera ta lèvre avide et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis,
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis ;
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées ;

Les cellules de ton cerveau.
L'âne s'esclaffera, voyant l'homme de Proie
Devenu rien dans le Grand Tout ;
Le pourceau, dans son bouge infect, aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût ;
Et les Bêtes riront, dans la langue des Bêtes ;
De ce cadavre, saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes, —
Quand le mangeur sera mangé.

II

Mais, quand l'accomplisseur de l'œuvre de vengeance
Aura dit : Fini le Géant !
La Nature, avec sa maternelle indulgence,
Clôra la gueule du Néant.
Car tu fus quelquefois bon et plein de tendresse,
O triste Roi des Animaux,
Lorsqu'au pays d'Amour tu menais ta maîtresse
Cueillir les printaniers rameaux.
T'en souvient-il ? tu mis parfois à sa ceinture
Un bouquet doux comme un ami,
Et les lilas, avec un odorant murmure,
Sur sa gorge aimée ont dormi.
Pauvre mort, délaissé par ta maîtresse veuve,

Dans la tombe, rappelle-toi
Le pot de résédas, la violette neuve,
Sur la fenêtre, au bord du toit :
Comme tu les aimais, les chères campagnardes,
Fraîches sous leurs chapeaux rosés !
Comme elles t'envoyaient de leurs lèvres mignardes
Des parfums chargés de baisers !
Tu fus bon pour les fleurs. — Elles suivront ta cendre
Jusqu'à la région des morts ;
Leurs racines iront, sous la terre, reprendre
Les particules de ton corps ;
Elles se changeront, les douces envoyées,
En alambics mystérieux,
Elles distilleront tes chairs putréfiées
Pour en faire un charme des yeux.
Si ta veuve s'en vient vers cette sépulture,
— Ce qui ne paraît pas bien sûr ! —
Elles auront voilé l'abjecte pourriture
Sous un linceul d'or et d'azur ;
Et plus tard — quand ton corps, cette chose innommée
Que tenait le Néant-Sommeil,
Aura, grâces aux fleurs, dans la vie animée,
Repris une place au soleil —
Par les airs, un beau soir d'été, plein de chimère,
De chants d'Amour, et de splendeurs,
Voleront, délégués par la Nature-Mère,

Les Papillons ambassadeurs ;
Sur la tombe ils viendront, en costume de fêtes
Porter le baiser ingénu,
Le baiser de pardon envoyé par les Bêtes, —
Quand tu seras fleur devenu.

LES POLONAIS

I

En ce temps-là, le duc Jean Soulografieski,
Prince des Polonais et Ruthènes, à qui
Sa soif de Danaïde avait donné la gloire,
Descendit longuement de son trône, et, sans boire,
Dit aux ivrognes vieux qui formaient son conseil :
« L'heure est enfin sonnée au cadran du soleil,
« L'heure où sur les Gaulois, ces buveurs à vergogne,
« Devra prédominer l'étendard de Pologne,
« L'étendard rouge, et jaune, et blanc, drapeau divin
« Dont la forme est bouteille, et dont le fond est vin. »
Et les vieux, inclinant leurs chevelures pâles,
Dirent : « C'est bien ! » — Pendant ce temps, comme des râles
Et des plaintes de mort, montaient du fond des cours
Des roulements inextinguibles de tambours.

II

L'armée était rangée au loin sous les bannières ;
On avait réuni des nations entières.
Et tous les cultes, — sauf le culte musulman, —
Avaient pris rendez-vous au lieu du ralliement.
Une sainte fumée, un nuage d'ivresse,
D'alcool et de tabac tournait avec paresse
Au-dessus des guerriers ivres, sous les pennons,
Près des fûts-obusiers et des tonneaux-canons.
Or, Soulografieski, le rude gentilhomme,
Ayant tari d'un coup de langue un vidrecome
Qui lui venait du vieux Noé, Vigneron-Roi,
Descendit vers la plaine au dos d'un palefroi,
Célèbre entre tous les palefrois de Slavie,
Pour son ardeur étrange à boire l'eau-de-vie.
Quand le duc arriva, les mirlitons et cors
Sonnèrent, éveillant les guerriers ivres-morts ;
Mais lui, se redressant sur ses étriers doubles,
Cria : « Salut à vous, lansquenets aux yeux troubles,
« Templiers et sonneurs, soudards mal dégrisés,
« Héroïques pochards aux ventres arrosés
« Par tout ce que la terre a produit de liquides.
« Salut ! J'ai réuni vos bataillons avides

« Etincelants de tous les rubis de vos nez,
« Pour guider votre rage aux combats forcenés ! » —
A cet appel, poussé d'une voix de rogomme,
Les ivrognes, soudain debout comme un seul homme,
Répondirent : « Salut, ô grand chef ! parle et bois ! » —
Le duc avec trois punchs s'étant remis en voix,
Dit : « Le peuple des Francs que l'Alcool, Dieu du Boire,
« Avait comblé de sa faveur la plus notoire,
« Lui livrant tout le vin avec tout le cognac,
« Et l'absinthe, et le doux trois-six, et le tabac !
« Ce peuple a renié le seul dieu qui lui reste —
« On fait une loi sur l'ivresse manifeste !
« On l'applique ! ! — Ces preux, devenus buveurs d'eau,
« Vont apaiser la soif de leur pharynx badaud
« Aux mièvres monuments de Sir Richard Wallace... »
A ce nom, leur clameur sauvage emplit l'espace,
— « Silence ! » — fit l'huissier ducal en titubant.
— « Il faut, reprit le duc, mettre ce peuple au ban !
« Soulever contre lui tous les pays vignobles,
« Il faut que, pour punir tels appétits ignobles,
« Les pays du houblon envoient mille pochards
« Grossir vos bataillons autour des étendards !
« Puisqu'il existe un Dieu pour les ivrognes, reîtres,
« Hussards puant le vin du cimier jusqu'aux guêtres,
« Paladins, lansquenets et cavaliers hongrois,
« Respectons le désir de Bacchus, roi des rois ! »

. . . . . .

Là, les guerriers, frappant leurs cuirasses vermeilles,
Firent un cliquetis féroce de bouteilles ;
Et, tous, ainsi qu'un bois que l'ouragan émeut,
S'inclinèrent, criant : « Dieu le veut! Dieu le veut ! ! »

III

Ils marchèrent pendant trente-quatre semaines,
Par les vallons, par les coteaux et par les plaines,
Râlant des chants d'ivresse, et traversant les bourgs
En tapant sur la peau d'âne de leurs tambours !
Les renforts arrivaient tout le long de la route.
Et l'on ne s'arrêtait que pour boire la goutte ;
Quand les gourdes étaient pleines, on les vidait ;
Et l'on coupait la tête à quiconque rendait.
Champagne, puis Bourgogne et Gascogne s'unirent
Aux Normands, ces buveurs de cidre, et se soumirent.
Rien ne résistait plus que Paris, où les purs
Buveurs d'eau les voyaient venir du haut des murs.

IV

Les pâles buveurs d'eau, les reins ceints d'une corde,
Etaient debout sur la place de la Concorde,

Ayant, pour les guider aux suprêmes combats,
Carémus, empereur des mauvais estomacs,
Le prince de la Dhuys, et le duc de la Vanne,
Oxyde d'Hydrogène avec sa dame-Jeanne,
Don Benito de Lourdes, et plus loin — ô stupeur ! —
Le maréchal Pompier et sa pompe à vapeur.
Or la terreur muette, aquatique et servile,
Tenait sous ses genoux de cristal la Grand'Ville !
Et l'on n'y vivait plus, car on n'y buvait plus...
Les mutins les plus fiers et les plus résolus
Etaient domptés ! et l'Eau, cette artiste en naufrages,
Avait rincé les cœurs et noyé les courages.
L'Anglais s'étant rendu, Brébant capitula,
Et d'un crêpe vert d'eau le Riche se voila.

V

Or, Soulografieski, là-bas, rangeait ses troupes,
Ce n'était qu'un fouillis d'ivrognes et de coupes
Que la marche forcée et titubante, hélas !
Faisait choir en désordre! On se remit au pas,
— A droite était Bacchus, prince des Vignes-Fières,
A gauche Gambrinus qui gouverne les Bières ;
Au centre, ce cadet de Gascogne, Cognac,
Devant qui les géants eux-mêmes ont le trac,

Le gros major Bitter était à l'avant-garde,
Auprès de l'intendant supérieur Moutarde.
Le petit colonel Vermouth serrait le frein
A son grand cheval jaune arrivé de Turin !
Il commandait le régiment d'Absinthe-Suisse,
En éclaireur, ayant sa trompe sur la cuisse,
Suivi de Radis-Beurre et du Vaillant Anchois.
Oh ! l'armée homérique, oh ! les princes, les rois !
Les noms des Crus, les noms de la Distillerie !
Le duc d'Ay-Mousseux tenant l'Artillerie !
Parmi les fantassins, Sauterne, ce lion ;
Graves, avec Chablis et Saint-Émilion,
Châteaux-Margaux ! Pomard, le rationicide,
Yquem près de Vougeot, et l'Argenteuil timide,
Mêlant sa veste bleue aux rouges juste-au-corps
Des massifs Roussillons et des puissants Cahors ;
Johannisberg le reître, et Tokay le burgrave,
Et Lacryma-Christi bouillant comme une lave ;
Puis, fièrement coiffé d'un large sombrero
Madère-y-Muscatel-y-Xérès-y-Porto !
— Rien que pour l'aile droite, ô Gloire ! — Pour l'autre aile,
Le duc Bock, avec Stout, Faro, Porter, Pale-Ale !
L'amiral Half-and-Half, neveu de ce dernier,
Sir Scotch Ale, Houblon, porté dans un panier
Par Orge et Buis ; ailleurs Prechtel, la vieille croûte,
Et le feld-maréchal Von Der Sauciss-Choucroûte,

Avec Pipe-Kummer près de Royal-Tabac.
— Vers le centre, et suivant ton panache, ô Cognac !
Un flot de combattants aux couleurs alarmantes :
Mêlé-Cassis, Trois-Six, Armagnac, les deux Menthes ;
Raspail, ce convaincu ! Kakao, ce shocking ;
Kummel le nihiliste, et Kuraçao-Foching ;
Et vos trois bataillons, Chartreuses-Amazones,
Les vertes au milieu des blanches et des jaunes.
Parmi ce flot de durs et roides combattants,
J'en passe des plus fiers et des plus éructants,
Qu'importe ! On fit sommer la Ville de se rendre.

Carémus répondit simplement : « Viens la prendre ![1] »

[1] La pièce publiée dans les *Poèmes ironiques* est beaucoup plus longue, mais Gondeau, lorsqu'il la disait, s'arrêtait là, et c'est, en effet, pour le récit, la meilleure fin.

CHANSONS DE PARIS

ET D'AILLEURS

LES COMMUNIANTES

Variation : Paris-printemps crée, mais dévore.
Avant que la cerise noue
A la branche son frêle corps,
La brise la pousse à la boue,
Morte sur ses pétales morts.

Elles vont, les Communiantes,
Pareilles à des lilas blancs.
Mai jette aux brises ambiantes
Ses premiers effluves troublants,
Lorsque les marronniers tremblants
Écoutent la chanson nocturne
Des rossignols énamourés,
Et que le Ciel, penchant son urne,
Verse un fleuve d'astres dorés
Sur la Grand'Ville taciturne.
Mai jette aux brises du matin,
Tire-lire et ter-lin-tin-tin,
La romance des hirondelles,
Le babillage des moineaux,
Averse de fleurs et bruits d'ailes,

Mai cadence des ritournelles
Sur les quatre points cardinaux.
Et le soir vient, dans sa féerie
Traînant les couples d'amoureux :
Tandis que l'Angelus marie
Mois d'Amour et mois de Marie,
En des crépuscules scabreux
Toutes les bouches souriantes
Trouvent des baisers insolents.

Elles vont, les Communiantes,
Pareilles à des lilas blancs.

Printemps-poète qui s'exalte,
Et demande qu'on fasse halte
Dans l'espoir, loin du froid souci ;
Mais Printemps-philosophe aussi,
Qui, tandis que luttent les germes
Contre le Néant vorateur,
Ouvre un regard contemplateur
Vers les inéluctables termes
Où ce seront, seuls, les plus fermes
Parmi les boutons nouveau-nés,
Parmi les pointes mi-écloses,
Qui verront la saison des roses
Rougir les Étés fortunés.

Dans la bagarre pour la vie,
Plus d'une fleurette, ravie
De s'épanouir au soleil,
Tombera sous quelque aventure :
Dent d'insecte ou ris de froidure,
Avant que d'être fruit vermeil.
Car, sous la gaillarde apparence
D'un fier épanouissement,
Le mois de Mai, qui va semant
Tant de forces en espérance,
Fabrique aussi de la souffrance ;
Grand créateur, mais grand tueur,
Dans le hasard de sa folie
Il voue à la mélancolie
Ce qui respirait la lueur ;
Trop riche et soudain trop prodigue,
Il ne sait point mettre une digue
A son gaspillage géant ;
Et, traitant comme un simple songe
Ceux qu'il a tirés du Néant,
D'un seul coup il les y replonge...
Jeune Printemps, Mai-Milliard,
Tu brûles tes billets de mille
Dans un incendie inutile,
Pure vanité de richard !
Tu juges que c'est d'un vieillard

Que d'économiser tes rentes
Au profit de l'Été futur !
Aussi, passez, feuilles mourantes
A peine vertes sous l'Azur !
Étouffez-vous les uns les autres,
Germes, Sèves, Force, Avenir !
Quel funèbre aspect vient ternir
La couche neuve où tu te vautres,
Printemps qui fais naître et mourir !
Ah ! presque autant mourir que naître !
Ta farouche sélection,
O Nature, ô Printemps, ô Maître,
Tout en te laissant nous promettre
Une foule, une nation,
Ne réserve que des ébauches
De tant de germes épandus ;
Il survit peu d'individus
Qui soient soustraits à ces débauches
Où tu tords en tes bras sanglants
Tes créatures suppliantes...

Elles vont, les Communiantes,
Pareilles à des lilas blancs.

Quelles d'entre vous, ô fillettes,
Passantes en albes toilettes,

Candidates du Lendemain,
Quelles seront femmes et mères,
Et quelles seront éphémères,
Jonchant d'espoirs morts le chemin ?
Ce costume des fiancées,
Que vous portez sans y songer,
Est-ce que les bises glacées
Vous permettront de l'allonger
Pour l'orner de fleurs d'oranger ?
Fleur de pêcher, seras-tu pêche ?
Sera-ce l'hymen ou l'amour
Qui cueillera le fruit un jour ?
Ou dans un linceul comme atour,
Suivras-tu la Vierge revêche,
La mort aux zygomas brûlants
Aux larges dents stupéfiantes !...

Elles vont, les Communiantes
Pareilles à des lilas blancs.

TAUREAUX DE PARIS

Variation : Paris ! une arène tachée de sang.

As-tu vu le toro courir en Gran Plazza,
Alors qu'à l'Animal fort et fier s'imposa
L'astuce d'Espagnols agiles ?...
Or, Paris est un cirque où des poètes fous
Viennent livrer leur âme infante aux maîtres-coups
Des serviles et des habiles.

Aussi, Provincial, qu'une âpre passion :
L'Avarice, la Foi, l'Amour, l'Ambition,
Appelle vers la Ville Unique,
Contemple, avant d'aller où le Sort te conduit,
De la Neuve Babel l'astucieux circuit
Sur la carte géographique.

Dans cette arène atroce, où l'Espoir décevant
Promène son drapeau mobile dans le vent,
Mirage infidèle qui bouge,

Vas-tu faire bondir contre des cœurs glacés
Tes rêves de vingt ans, tes désirs insensés,
Pareils aux taureaux qui voient rouge ?

Dans Paris clos de murs, cerclé de boulevards,
Haussant autour de toi ses quadruples remparts,
Epargne tes forces novices.
Peux-tu courir, toi, Veau du Nord ou du Midi,
Dont la corne naissante à peine se roidit
Contre la Cuadrilla des Vices ?

Un immense remous ! un tumulte assassin !
Les verres que l'on choque. et le glas du tocsin !
La trompe du tramway qui passe ;
Les clameurs de la Bourse, et la Haine qui mord,
La chanson des Baisers, les râles de la Mort !...
Tout vibre à la fois dans l'espace.

Dans la nuit, les lueurs de mobiles flambeaux !
D'effroyables palais, plus noirs que des tombeaux,
Dressant leurs carcasses dans l'ombre !
Et partout les gros yeux chassieux des maisons
Espionnant la rue aux piètres horizons,
Pour jouir d'ordures sans nombre.

N'écoute pas le bal trompeur, ni les crincrins...
Songe à l'égout de Seine offrant aux riverains

Les suicidés des mansardes !
Ouïs, dans le sanglot des usines en feu,
Les malédictions montant vers le ciel bleu
D'un tas de figures hagardes !

Contemple les taureaux du cirque de Paris,
Qui meurent en rêvant que la Vie a son prix,
Même au fond des bercails moroses...
Mais tu n'observes rien, sauf les gladiateurs
Recevant pour leur prix les hommages flatteurs
Qu'épandent les Vestales roses.

Te voici dans l'arène, ô taureau saugrenu,
Provincial, qui viens tendre ton front cornu
A la Cuadrilla du massacre.
Vois, le premier de tous, paraître au carrefour,
En habit de satin, le picador Amour,
Monté sur un cheval de fiacre :

Il te pique le flanc de sa lance de fer,
Il te marque le dos et sur ton col ouvert
Il ajuste une banderille.
Si tu veux le frapper, quelque toréador,
La Faim de l'Idéal, ou bien la Soif de l'Or,
Prend ta force qui se gaspille.

Cornes basses, suivant un menteur aiguillon,
Tu manques tes bourreaux, pour atteindre un haillon
Qu'à tes yeux sanglants on secoue.
Tandis que des harpons te déchirent la peau,
Tu te laisses berner par un vague oripeau..
Et de toi la Foule se joue.

Quand la Cupidité t'aura mordu le flanc,
L'Ambition prendra des pintes de ton sang
Pour faire pousser des programmes.
Les Chimères de nuit harcèleront ton cœur,
Et la Luxure, avec un poison de liqueur,
En tes nerfs jettera des flammes.

Quand la noire Espada, la Mort aux yeux crevés,
Te couchera sur les indifférents pavés
De quelque impasse triviale,
Comme un taureau mourant regrette le toril,
Tu pleureras le nid perdu, le nid d'avril
De ta cité provinciale.

Sur un balcon d'azur, les dieux parisiens :
Banquistes et banquiers, Juifs ou même Aryens,
Riant avec de blondes fées,
En retournant leur pouce énorme de bandits,

Donneront le signal, pour que tes os maudits
Soient joints à leurs autres trophées.

Car, pour être un Seigneur du Cirque, il ne sied point
Courir après le Rêve aimé qui fuit au loin
Et dans un nuage s'enroule.
Non : il faut estomac solide et souples reins,
Afin de se glisser parmi les mandarins,
En saluant très bas la foule.

Sinon, Provincial, il en est temps encor,
Reste loin de Paris, où, mieux qu'un matador,
Ton Espoir déçu doit t'abattre.
Laisse glisser les trains sur leurs deux rails jumeaux ;
Et conserve la Paix, qui dort dans les hameaux,
Fileuse assise auprès de l'âtre.

LES FOUS

VARIATION : Oh ! Lune ! Lune ! Oh ! L'Astre Mort !
Quel Sort ! Quel lamentable Sort !

Le Vertige noir les invite
A gambiller sur le chemin :
Les Fous vont vite, vite, vite !...
Sait-on qui sera fou demain ?

Vers le socle où gît la Fortune,
Vache d'or qui n'a plus de lait,
Vers le portique où se complaît
La Gloire, fille de la Lune,
Vers les Honneurs et vers les Croix,
On ouït une douce voix
Hélant les passants à la brume :
C'est Paris, la Cité-Catin,
Faisant de son corps un butin,
Qui, dans une pose câline,
Dit tout bas : « Joli brun, beau blond,
« As-tu des reins, fier étalon ?
« Arrive, je suis Messaline ! »

Ils viennent tous, les inventeurs,
Les poètes, les politiques,
Les élus des mathématiques,
Les pianistes, les sculpteurs ;
Et la Reine des Capitales
Sur tant de forces génitales
Allonge ses flancs tentateurs.
Ce sont d'affreuses aventures
Mettant les nerfs sous pression
A faire craquer les jointures ;
Et l'orgueil, et la passion,
Et le souci des grandes œuvres,
Et les lèvres des filles-pieuvres,
La soif ardente du nouveau,
Et la malveillance des sphinges,
Font sauter les triples méninges
Dans la chaudière du cerveau.

Pan ! félure ! pan-pan ! lacune !
Et ceux qui cherchaient à tâtons
La gloire, l'amour, la fortune,
Sous le rire blanc de la Lune
Vont peupler les noirs Charentons ;
Jusqu'à ce que, compatissante,
La Mort, qui, seule, ne ment pas.
Ait pitié de leur âme absente,

Et les reçoive dans ses draps,
Tandis qu'un nouveau fol hérite
De celui qui passe la main...

Les Fous vont vite, vite, vite !...
Sait-on qui sera fou demain ?

Qui songe comment Baudelaire
Sentit sur son front entêté
Le vent de l'imbécillité
Passer en souffle de colère ?
Qui se souvient de Du Boÿs ?
Et de la Belle au teint de lys
Pâle comme une aurore claire ?...
A-t-on vu, las de s'ennuyer,
Pétrus Lycanthrope, aboyer ?
Et Gérard de Nerval, farouche,
Suspendu comme un écriteau
— Dernier songe, et dernier tréteau —
A l'huis d'une taverne louche ?
Mais naguère ce fut Cœdès,
Qui peuplait de sa fantaisie
L'épinette la plus moisie ;
Et ce fut aussi Gil-Pérès,
Qui savait, comme un aspergès,

Jeter le rire à la volée
Sur la foule bariolée ;
Et ce fut Guyot-Montpayroux,
Mauvais légat et bon fumiste,
Ernest Dubreuil, le librettiste,
Et tant d'autres si joyeux... Fous !

Soudain leur crâne s'échevèle,
Étalant, à nu, leur cervelle,
Où la Démence ouvre des trous...

Et ce fut André Gill, dont l'âme
Semblait chanter l'épithalame
De la joie et du grand soleil,
Et qui, pour goûter quelque rêve,
S'étant endormi sur la grève,
Trouva la Folie au réveil...
Et, toujours, d'autres encor, d'autres !
Certains, vifs mieux que des pinsons,
Plusieurs, lents comme des apôtres :
De cent mille et une façons
La Manie a des hameçons
Pour tous les genres de poissons.
A peine leur fait-elle un signe,
Ils dansent au bout de la ligne :
Ici drames, et là chansons.

C'est un inventeur de génie,
Gaulard, que son pays renie,
Et qui se proclame un jour dieu.
C'est Sapeck, le railleur fantasque,
Dont la gaîté ne fut qu'un masque
Qui se décolla peu à peu.....

Hier, Maupassant !.....
Le Sort morose
Dont la liste n'est jamais close,
N'a pas roulé le parchemin,
Sur lequel écrit la Névrose...
Sait-on qui sera fou demain ?

Tel qui rit, et chante à la vie,
Et, d'une lèvre inassouvie,
Boit l'avenir comme un vin pur ;
Tel qui, sur sa pipe allumée,
Voit voltiger dans la fumée
Les espoirs nuancés d'azur ;
Tel qui, sous un rayon de lune,
Suit la danse de la fortune,
Va, tout à l'heure, mort-vivant,
Sentir, par une âpre veillée,
Que sa cervelle éparpillée
Se fond à jamais dans le vent...

Le Vertige noir les invite
A gambiller sur le chemin :
Les Fous vont vite, vite, vite !...
Sait-on qui sera fou demain ?

Astre mort, ô Lune damnée !...
Suivons, suivons la destinée !
Sait-on qui sera fou demain ?

CE QUE CHANTE LA HOUILLE

Variation : Mais n'est-il pas ailleurs, loin, là-bas, d'autres êtres que Paris sait tuer à longue portée ?

Voici, par un jour de grésil
Que Novembre teignait de rouille,
Ce que, vivante sur son gril,
Me chanta tristement la Houille.

— « Je suis la terrible Forêt,
La noire Silva souterraine,
Qu'un inexorable décret
Sous le sol ténébreux enchaîne.

« Je suis le Bois, enseveli
Dans l'argile ou la roche dure,
Tordant au tréfonds de l'oubli
Mes mornes rameaux sans verdure.

« J'ai pleuré souvent mes oiseaux,
Et je pleure encor mes nuages !
Je voudrais voir quelques roseaux
Parmi mes obscurs paysages !

« Je possédais aussi des fleurs
Avant le déluge, et des mousses ;
La pluie avivait mes pâleurs,
Et le soleil mes teintes rousses.

« Or, des désastres surhumains
Me précipitèrent au gouffre,
Et, comme fleurs sur mes chemins,
Je n'ai plus que des fleurs de soufre.

« Qu'est devenu le Midi fou ?...
C'est l'éternel Minuit qui sonne !
L'haleine atroce du grisou
Remplace la brise d'automne.

« L'Ennui fantastique et géant
Berce une atmosphère énervante :
C'est, dans l'empire du Néant,
Le domaine de l'Épouvante.

« Mais, comme j'ai bu du soleil
Au temps de mes primes années,
Comme je garde en mon sommeil
D'antiques lumières fanées,

« Vous venez, durs conquistadors,
Ravir la flamme de ma veine :
Les pins défunts, les cèdres morts,
Et le noir cadavre du chêne.

« Se sevrant de lumière et d'air
Pour boire mes lourdes ténèbres,
Des esclaves dans mon enfer
Descendent, bûcherons funèbres.

« Moi, je les garde sur mon flanc
Dans mes larges bras de momie ;
Je hume et digère le sang
De cette humanité blémie.

« Parfois, un soir — c'est soir toujours
Dans mes clairières, ces noirières —
Le grisou souffle au carrefour,
Et les couche sur mes ornières.

« Parfois, pauvres êtres pâlis
Sous mes baisers d'amour sans terme.
Je m'ouvre... et les ensevelis
Dans mon ventre qui se referme.

« Je moissonne mes moissonneurs,
Os et nerfs, tête et cœur et foie !
C'est donc bien le sang des mineurs
Qui fait que ton âtre rougeoie.

« Ta cheminée est un cercueil
Où se tord quelque humaine gangue,
Et chaque étincelle est un œil
Et toute flamme est une langue.

« Et, triturée en mes caveaux,
C'est cette humaine chair glacée
Qui chasse l'hiver des cerveaux
Et vient réchauffer ta pensée..... »

Ainsi, par un jour de grésil
Que novembre teignait de rouille,
Chanta, vivante sur son gril,
La Forêt fossile, la Houille.

Et je songeais aux gnômes noirs
Qui descendent loin des solstices
Afin que Paris, tous les soirs,
Danse sous des soleils factices.

FIFRES

Le fifre siffle, siffle eh ! fifre !
Tandis que l'Univers s'empiffre
Dans la bacchanale du chiffre,

Le fifre siffle sous le pifre.
Et phuîtt phuîtt-phuîtt, et phuîtt-phuîtt-phuîtt.
A deux temps, trois temps ou six-huit,
Par nécessaire ou cas fortuit,
Siffle le fifre, cuît-cuît-cuît.

Et que ce soit l'huître ou la perle,
Que Paris soit calme ou déferle,
Quand il ne veut pas qu'on l'emmerle,
Siffle le fifre comme un merle.

Faut-il pas se gausser de tout,
Pour ne point sentir le dégoût
Qui monte des tuyaux d'égout ?...
Si le fifre siffle, il s'en fout.

Ce n'est ni torgnole, ni gifle,
Ni boxe anglaise, ni mornifle ;
Il n'écornifle, ni renifle.
Mais gentiment le fifre siffle.

Il ne sait point donner leçon,
Et n'a pas l'humeur d'un basson.
Il siffle, c'est là sa façon,
Le fifre, tel un gai pinson.

L'ÉMIGRATION DU SOLEIL

On put lire dans les feuilles publiques : « Il neige en Provence !!! »

On lut dans les petites Revues : « L'heure vient où le soleil norvégien d'Ibsen va remplacer la latinité éteinte. »

On lut enfin dans une interview, que M. Emile Zola, renonçant au midi natal, déclare avoir vu le jour non point en Provence, mais rue St-Joseph, près des Halles Centrales. O ventre de Paris !

A ces nouvelles, le Midi se leva et manifesta sa douleur par des strophes pleines d'*assent*.

Le Soleil s'est lassé d'habiter le Midi !
Il se cherche un passage au nord de la Norvège,
Et va ragaillardir la virginale neige
En donnant des ardeurs au Pôle défroidi.

Le Soleil s'est lassé du Midi, sa famille ! !
Avec quelque Grande-Ourse il court le guilledou.
Déjà, fier de suer, le Lapon devient fou :
Il démolit sa hutte et plante une charmille.

Le bouleau lymphatique a des sursauts nerveux ;
Le sapin, avivé par la lumière active,
Sent, parmi ses rameaux, s'épanouir l'olive,
Et les cigales d'or chantent dans ses cheveux,

Tout tigré de rayons, la renne prend le rôle
Que le zèbre perclus abandonne en toussant;
Le pingouin, amateur du gel, au Sud descend,
Tandis que la Tarasque émigre vers le Pôle.

Au Spitzberg, doux rivage où fleurit l'oranger,
Le soupir de la femme et le parfum des palmes,
Sous des cieux alanguis et logiquement calmes,
Dans un baiser d'amour accueillent l'étranger.

Coiffé d'un fier chapeau de paille de Finlande,
L'Esquimau se pavane en souple veston clair :
A qui lui dit « Bagasse ! » il répond « Troun-dé-l'air !
Tout en fumant les blonds havanes de l'Islande.

L'ardente Samoyède aime la soupe à l'ail
Et boit le vin sucré de la Nouvelle-Zemble ;
Ainsi qu'un papillon, sur son visage tremble
La dépouille d'un paon montée en éventail..

Telle est l'anomalie où le Soleil nous plonge,
Désertant son pays autrefois bien-aimé,
Jetant l'août en mars, et le décembre en mai,
Et changeant le printemps de Provence en mensonge.

Plus de midi parmi les nuages croulants !
Déjà des icebergs ont remonté le Rhône;
Au centre du Paillon le Maëlstrom a son trône,
Et sur la Canebière on chasse les ours blancs.

Quand nous reviendra-t-il, ce Soleil, sainte flamme,
Rendre à nos yeux latins les sourires moqueurs,
Et chanter la chanson éternelle à nos cœurs ?
Cadavres ambulants ! qu'il rallume notre âme !...

Mais, s'il ne revient pas, le céleste fuyard,
S'il s'obstine à courir la Suède et la Baltique,
S'il ne rentre au bercail de son zodiaque antique,
Le Midi lèvera contre lui l'étendard.

D'un côté d'Artagnan, et Tartarin de l'autre,
Au solstice prochain, brandiront leur acier ;
Et l'Hercule Marseille ira jusqu'au glacier
Où notre enfant prodigue et rebelle se vautre.

Té ! qu'il le sache donc, notre grand fils vermeil,
Nous, les gascons et les provençaux, race d'aigles,
Lois de Képler en mains, nous serions dans les règles,
En flanquant un conseil judiciaire au Soleil.

CARÊME-PÉNITENCE

Les confessionnaux regorgent d'âmes
aux palpitantes gorges.
(*Echos mondains.*)

Dans son lit bleu, d'un bleu si pâle,
Tel un pastel d'azur éteint,
Tandis qu'un rayon du matin
Met des reflets sur le satin,
La Belle-Madame s'étale,
Seule et pure, en son lit bleu pâle.

Elle n'est point nue, — oh ! que non ! —
Et sa chemise de linon
Possède col et longues manches.
Ce vêtement l'ensevelit
Du menton jusqu'aux pattes blanches.
On pourrait découvrir le lit
Sans découvrir ni seins ni hanches,
Rien de ce corps où s'embellit
La grâce des neiges rosées.
Elle a même les mains croisées.

Ainsi, seule, elle réfléchit
Au dernier sermon du « bon père » :
Il faut songer à Jésus-Christ.
Oui, pas plus tard qu'hier, ma chère,
Elle oublia le rendez-vous
Où son amant se désespère.
Et, même, elle évinça l'époux,
Cet en-cas d'un soir solitaire,
Et fit sa prière, à genoux,
Sur le tapis de l'adultère.
Elle a rêvé d'anges joufflus
N'ayant point de corps, mais des ailes,
Du paradis pour les élus,
De l'enfer pour les infidèles.

Elle a pris un peu de café,
Avec brioche, mais sans crème :
Il faut bien jeûner en carême.
Et, dans son cœur, très étoffé
Par un charnel capitonnage,
La crainte de Dieu, seule, nage.
Quant au reste ?... L'autodafé.

Et, pleine d'ardeur, elle pense
Au sacrement de pénitence,

Car « *Nipson anomêmata*
Mè monan opsin ». Dans Byzance,
A Sainte-Sophie, on sculpta
Ce précepte, en vers rétrograde,
Autour d'un bénitier de jade.
Et cela veut dire ceci :
« Ne lave point seul ton visage,
Mais lave tes péchés aussi. »
Et la Madame, grave et sage,
A tant de choses à laver :
Sa chair, d'abord, et puis son âme,
Qu'elle devient tout feu tout flamme,
Et se décide à se lever.
Bientôt, ses petons minuscules
Et roses ont chaussé les mules.
En chemise, elle va se voir
Pour relever sa chevelure,
Et, se saluant au miroir,
Récapituler sa figure.

Puis, une idée ! En un tiroir
Elle déniche un scapulaire
Du couvent, bien vieux, en lambeau,
Qu'elle mettra, femme exemplaire,
Tout à l'heure, à même la peau...
Satan peut se faire lenlaire.

Et puis, d'un geste rituel,
Elle fait tomber sa chemise :
Pour le lavage habituel
La chemise n'est pas de mise.
Parfois, l'impudeur est permise,
S'il faut se laver pour le ciel.

Dans son cabinet de toilette
Elle vaque aux ablutions,
Et dans la psyché se reflète
Sa chair, sous ces libations
Qu'on doit à Vénus Aphrodite :
Eau mousseuse et parfum normal.
A pied, et parfois à cheval,
Il faut laver la chair maudite.
Mais, tandis que son corps s'agite,
La Belle-Madame médite
Et songe au confessionnal.
Elle ira, le matin, sans doute...
Non, vers cinq heures sera mieux.
Ce fut le moment (que j'y goûte !)
Des rendez-vous luxurieux.

Et, tout en poudrant sa peau nue,
En mettant du rose et du clair
Sur le clair-rose de sa chair,

Tandis que sa gorge menue,
Ses hanches et son ventre fier
En l'Amour mettent confiance,
Elle, sa houpette à la main,
Et méprisant son corps humain,
Prépare avec âme et croyance,
Son examen de conscience.

Il lui semble ouïr une voix :
« Dieu ! quels péchés ! Combien de fois ? »
Combien ? oui ; mais Comment ? est pire.
Et, pourtant, il faudra le dire...
Elle les repasse en détail :
« Oh ! tel soir, quel épouvantail !
Ce fut vraiment toute la lyre !
Et, pourtant, il faudra le dire. »
Et, debout, devant sa psyché,
Elle rougit de son péché
Tant qu'elle peut, et puis elle ôte
De son chignon son peigne d'or
Et s'exerce au *confiteor*
En disant trois fois : « C'est ma faute. »

Or, tandis que son grand souci,
Porté vers la vie éternelle,
Maudit l'existence charnelle,

Tandis qu'elle s'efforce ainsi
A renoncer à tout ceci
Qu'on appelle « Ça » dans les fièvres ;
Malgré ses remords sérieux
Et ses élans mystérieux
Vers les anges aux corps si mièvres,
Un sourire luit dans ses yeux,
Et, comme un témoin curieux,
Sa langue passe sur ses lèvres.

LE VIN DE VÉRITE

Eh ! quoi ? Les anciens Grecs, pourtant joyeux et braves,
Logeaient la Vérité toute nue en un puits ! !...
Dieux buveurs de nectar, restez exempts d'ennuis,
On sait que votre sœur habite dans les caves.

Nos pères, les Latins, nous l'ont dit par trois mots
Que l'on devrait inscrire, en or, sur les murailles :
« In Vino Veritas ! » C'est parmi les futailles
Que naît la Vérité, Vénus des rouges flots.

« In Vino Veritas ! » Or, apportez mon verre
Loin des puits imposteurs, et je dégusterai
Philosophiquement, le pur, le bon, le vrai,
Me consolant ainsi que Tout mente sur Terre.

Car le buveur adopte un franc-parler joyeux
Dans la société des lucides amphores.
La Vérité lui souffle un tas de métaphores
Qui lui donnent le droit de tutoyer les Dieux.

Bientôt, loin des puits sourds, il court vers les Étoiles,
Bousculant Mars, Vénus, Neptune, Jupiter.
Seigneurial, il vogue et roule dans l'Ether,
Ayant, comme l'on dit, quelque vent dans les toiles.

Or, afin de partir de notre monde froid
Vers le Ciel, où le Vrai tout chaud se manifeste,
Le Buveur, sans fatigue, use d'un simple geste :
Il prend son verre plein, ferme les yeux, et boit...

C'est donc, ô vendangeurs, faire œuvre pie et juste
Que de cueillir, là-bas, les grappes du Soleil,
De presser en la Cuve un laitage vermeil,
Puis d'enclore le Vin dans la Futaille auguste.

La Tonne, dans la Cave obscure, abritera,
Contre l'Eau des mouilleurs abjects, la pourpre exquise ;
On fermera la porte ainsi qu'un huis d'église,
Et l'Alme vérité dans le Vin descendra.

ADJECTIVISME ADVERBIAL

Auprès du fier Pourquoi le noir Comment se dresse.
Le Jamais les poursuit; mais l'Éternellement,
Dans le mystère d'une inféconde caresse,
Jette sur le Pourquoi le baiser du Comment...

Le Peut-Être s'impose aux timorés du rêve ;
Et, dans le tourbillon des mortelles amours,
Le Pas-Possible, froid et tranchant comme un glaive,
Fauche les cœurs humains assoiflés du Toujours.

Poussé par un orgueil sinistrement aptère,
L'ingénieur cadastral ensevelit feu Dieu !
Ses pensers, sous la pesanteur du Terre-A-Terre,
Pour choir au fond du Rien suivent l'A-Queue-Leu-Leu.

Depuis le jour maudit, féroce et sacrilège,
Où Caïniquement le Près tua le Loin,
On a bouclé l'Azur avec un vieux « Que Sais-Je ? »
Et, dans le Corps désert, l'Ame n'a plus un coin.

Le Moins vient t'enchaîner, et le Peu te gouverne ;
Dans l'Insuffisamment vont s'enliser tes pas :
A-Peine, avec un sec ricanement, te berne,
Et l'En-Vain de ton vol te plonge en l'Ici-Bas.

Tu ne veux plus du Trop, dont l'Assez te domine...
Tais-toi, brute, digère en fermant les deux yeux !
Ne creuse point l'Ailleurs dans la céleste mine,
Et, par crainte du Pire, éloigne-toi du Mieux !

Tel apparaît l'essor de l'Homme fils du singe,
Mêlant le Nonobstant avec le Toutefois,
Supputant les soleils, comme on marque du linge,
Et vers le fier Là-Haut crachant d'inanes lois.

O parasites verts ! bariolés faussaires !
Ces adjectifs, ces Adverbes exorbitants
Envoûtent de leurs étendards de janissaires
Les Substantifs, vizirs, et les Verbes, sultans.

Quel chef réprimera ces hordes en tumulte,
Ces eunuques émasculant la volonté
Du Substantif à qui seul appartient le culte,
Et du Verbe en qui seul fleurit la Vérité ?

O jour ! Quand la Substance, étalant sa Superbe,
Domptera le troupeau des colorations !
O force ! ! Quand le Verbe égorgera l'Adverbe
Devant l'effarement des Interjections ! ! !

Mais d'ici là, Pourquoi près de Comment se dresse ;
Et Jamais les poursuit ; mais Éternellement.
Dans le mystère d'une inféconde caresse,
Jette sur le Pourquoi le baiser du Comment.

LE HIBOU

Chante le hibou,
Là-haut dans un trou.
Sous le ciel sans lune.
Pas un souffle d'air
Ne vient de la mer
Au bois de la dune...
Sous le ciel sans lune.

Et c'est, dans le bois,
Une grande voix
D'ironique plainte,
Un rire moqueur
Qui serre le cœur
Avec une étreinte
D'ironique plainte.

Va, pauvre garçon,
Ouïr la chanson
Du hibou qui chante.

Maudis dans la nuit
Celle qui le fuit,
O voix ululante
Du hibou qui chante...

Au bois ténébreux,
Va, pauvre amoureux,
Bercer ta rancune ;
Comme le hibou
Moque-toi de tout,
Raille ta rancune
Sous le ciel sans lune.

SI J'ÉTAIS ROI DANS LE PAYS LATIN

Si j'avais l'honneur, par la Ville,
D'être étudiant, svelte et beau,
Je voudrais, sur la foule abjecte, mais civile,
Etinceler, pareil au plus royal flambeau.

Je dirais à la Pharmacie,
A la Thérapeutique, au Droit :
« La Faculté quadruple et morose me scie,
Et l'examen le plus corsé me laisse froid ! »

Je m'en irais, l'âme hantée
Par le sourire de Cypris,
Voir comment Polyphème espionne Galathée
Dans les festons de la fontaine Médicis.

Loin du Panthéon, cette ornière,
Loin des éternels béabas,
Vaillant, je piocherais l'école buissonnière
Où l'on prend sa licence, en ne s'inscrivant pas.

J'aimerais, parmi les verdures,
Mêler mon printemps au printemps,
Et marier des fleurs à des gorges très dures,
O belle anatomie et code des vingt ans !

J'aurais de nouvelles idées,
N'importe quelles ! du nouveau :
Et ne chanterais point, en mes folles bordées,
Les refrains du Pont-Vieux, ni les airs du Caveau.

Je délaisserais les apôtres
Du gibus et du veston pur ;
Je voudrais m'habiller autrement que les autres,
D'un drap d'héliotrope ou d'un velours d'azur.

Je mettrais des chapeaux à plume,
Un dolman fauve à brandebourg,
Des bottes maroquin, sonnant sur le bitume,
Et des pantalons, verts comme le Luxembourg.

Ce rêve est bien mil huit cent trente
Ou mil huit cent quarante-huit...
Dans les banalités et les cours de la rente,
La foule jeune ou vieille, hélas ! *turba ruit*.

De sorte — ô miracle des choses !
Jeunes vieux, et printemps vieilli ! —
Que les anciens rosiers, seuls, s'habillent de roses.
Tel, passa, roi toujours, Barbey d'Aurevilly.

Les pauvres et gais fantaisistes
Adorent encor les couleurs.
Les autres, qui seront des notaires fort tristes,
Se battent pour de l'or et non pas pour les fleurs.

CHANSONNETTE FUNÈBRE

C'est une chose assez cocasse,
Lorsqu'on y songe, que la Mort.
Un être vient, va, court et sort,
Heurtant son sort à notre sort,
Puis s'évanouit dans l'espace.
Vague à tribord, vague à bâbord,
Vague vague par-dessus bord !
Sillon fugitif qui s'efface,
Dont le rapide et fol effort
Ne laisse à nos yeux nulle trace...

Ding-ding-dong-dong, sonnez, cloches noires, sonnez
Pour ce mort dont aucun ne reverra le nez.

Pour qu'un nouveau-né s'évertue
A ressembler au passant mort,
Un fiancé va, court, vient, sort,
Afin d'unir son sort au sort
De quelque épouse dévêtue.

Amour à tribord, à bâbord,
Insondable et risible effort,
Pour que l'homme se perpétue,
Afin qu'un conquérant du Nord
Arrive, ou du Sud, et le tue...

Ding-ding-dong-dong, sonnez, cloches noires, sonnez
Pour le mort dont pas un ne reverra le nez.

CHANSON PÉRIGORDE

NOEL

I

Quelques soupeurs et des soupeuses
Qui font Noël toutes les nuits
Gavent leurs panses adipeuses
Sous les lustres épanouis.
Mais, moi, je voudrais qu'une fée
Me transportât dans le pays
Où pousse la dinde truffée...
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Ici, poète, bois de l'eau !

II

Là, les oncles les plus sévères
Riront d'attaque au réveillon ;
Là, pour Noël, les plus grands verres
Feront leur plus grand carillon ;

Et la bouteille renfrognée
A mis son plus beau cotillon
En fines toiles d'araignée...
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Ici, poète, bois de l'eau !

III

C'est là qu'on voit les vastes bûches
Dans les foyers vastes aussi,
Et qu'un vin pur luit dans les cruches
Qui ne verront jamais Bercy ;
Là, le gai printemps en maraude
Rit de l'hiver le plus transi,
Puisque la neige y tombe chaude...
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Ici, poète, bois de l'eau !

IV

Là-bas, par grandes envolées,
Chantent les cloches de Saint-Front ;
Les sonores et les fêlées
Pour l'Enfant-Jésus sonneront.

Les murs de la Tour de Vérone,
Vieux romains, sourds, lui répondront :
Sonne donc, vieille Église, sonne !
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Ici, poète, chante faux.

V

Et l'on entendra, dans la rue,
Les mendiants d'un ton contrit,
Humble et pittoresque cohue,
Réclamer du poulet bénit,
Disant : « Appourta-nous l'eytrenne
Aou noum du Seigneur Zeïzu-Christ. »
Ils s'en vont la besace pleine...
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Ici, poète, bois de l'eau.

VI

Ainsi, dans la Ville qui tousse,
Capitale des charbonniers,
Où la neige a posé sa housse,
Comme un linceul, en leurs greniers,

Devant un feu de coke mince,
Les bons poètes sans deniers
Portent un toast à leur province.
— Oh ! oh ! oh ! oh !
Non, Paris n'est pas toujours beau.

TROUBADOURS

O joli Troubadour, passe sous la fenêtre
Où la Dame t'attend, cœur d'avance vaincu...
Tandis que le Seigneur, couvert de son écu,
En croisade, pourfend deux ou trois Turcs peut-être,
Montez, joli Troubadour !
Rien pour les Croisés, tout par la fenêtre !

La Dame se meurt, seule dans sa tour :
Vous la guérirez, lui parlant d'amour
En un virelai fort tendre.
Montez, joli Troubadour,

Et ne laissez pas attendre
Celle qui veut vous entendre,
Et dont le cœur fait au tour
Se pâme d'amour
A la fenêtre de la tour.

Puis, vaillant Troubadour, laisse la châtelaine
Souriante reprendre haleine.
Toi, sur ton destrier, dévale vers la plaine ;
Car, pour les Albigeois et le saint Languedoc,
Il faut frapper de taille, il faut frapper d'estoc,
Et reconquérir l'Aquitaine.

A cheval, beau Troubadour !
Va-t'en loin des cours d'amour !
Et, qu'il pleuve, tonne ou vente,
A cheval, beau Troubadour,
Sème en tous lieux l'épouvante
Par ton belliqueux sirvente !
Et, cadédis ! qu'on s'en vante
De la Durance à l'Adour !.....

Puis, sans le moindre scrupule,
Deviens sujet de pendule.

RAMEAUX

Buis sacré, buis bénit ! Fier et tendre mystère,
Pour croire en toi point n'est besoin de croire au ciel.
Condamnés à mourir, égayons notre terre,
Et sachons, au printemps, sans vertu trop austère,
Sourire aux jeunes fleurs, plus douces que le miel.

Oui, que l'homme soit jeune ou vieux à barbe grise,
Qu'il vive pour le temps dans la banalité
D'un mesquin jour-à-jour sans hâte ni surprise ;
Ou que, Poète fol qui de l'Œuvre se grise,
Sans souci du Néant il rêve Eternité ;
Qu'il geigne dans la peine ou trône dans la joie,
Que les rêves déçus aient brisé ses genoux ;
Ou que, teint de soleil, un étendard déploie
La lourdeur du velours, le froufrou de la soie
Au-dessus de son front qui rend les dieux jaloux...

L'Homme aime les forêts, les arbres, les arbustes,
Squelettes de l'hiver, ravivés au printemps ;
Les scélérats pensifs et les juges augustes

Savent, au mois d'avril, adoniser leurs bustes
Par la complicité des lilas éclatants.

Ils sentent sourdre en eux d'ataviques églogues;
Car, jadis, leurs aïeux habitaient le hallier,
Quand les plantes poussaient, fleurs avant d'être drogues
Et que le chêne avait bien d'autres épilogues
Que d'être armoire à glace ou marches d'escalier.

Tout rameau détaché d'un tronc devient symbole :
La branche d'olivier annonce le repos ;
Le laurier c'est le foin sanglant du Capitole
Qu'on va cueillir aux champs où la Mort caracole
Traînant de rouges chairs sous de rouges drapeaux ;
La palme, c'est encor la guerre, mais finie,
C'est la paix dans la gloire... Adieu, mornes convois !
L'immortelle au cœur d'or embaume l'agonie ;
Sur le cœur des vivants, sur la terre bénie
Où vont les morts, on a fixé le bois des croix.

Ainsi tout est symbole en la nature verte.
Mieux que des rossignols les fleurs chantent des mots.
On rêve, quand Avril tient la fenêtre ouverte,
De Velléda, cheveux épars et pied alerte,
Mêlant le gui gaulois au buis de nos Rameaux.

Mais, parfois, l'Idéal en la fange s'immerge,
La valse poétique aboutit au cancan...
Rien n'est beau : le serpent luit dans la forêt vierge,
Le rameau d'olivier peut se changer en verge,
Le diadème, embaumé de roses, en carcan.

Tu le savais, Jésus, quand, sur un lit de palmes
Tu rentras dans Sion en Prince, fils du Ciel ;
Sur le vaste hosannah des encens et des psalmes
Tu promenais des yeux infailliblement calmes,
Prévoyant le Calvaire et le suprême fiel.

Ton triomphe annonçait ta chute, pauvre Maître,
Et, dans ce peuple fou t'accablant de lauriers,
Ton œil dévisageait la figure du traître
Dont la poche déjà pouvait se reconnaître
Au tocsin spécial de tes trente deniers.

Les autres, pauvres, nus, aveugles, la racaille,
Te croyant tout-puissant, hurlaient à ton orteil.
Mais toi, le triomphant, sachant vaille que vaille
Que la palme d'un jour n'est lendemain que paille
Tu te laissais bercer par ton dernier soleil,
En rêvant l'Avenir : « Une ère est commencée
Où le signe d'amour que je porte en ma main,

La palme sans combat, la paix de la Pensée
Vaincront enfin la Haine autrefois amassée,
Et mon Sang va créer le Cœur du Genre Humain. »

Haineuse avec fureur l'Humanité condamne
Le mythe dont tu fus jadis l'expression.
Seul le vendeur du Temple à cheval se pavane !
O Christ, ne reviens pas, dimanche, sur un âne
Triompher dans Paris, la moderne Sion.
Ne viens pas contempler tes vieux rameaux bibliques,
Palmes dont le destin a fait de simples buis.
Tes pauvres ont quitté le seuil des basiliques
Pour exhaler d'affreux souhaits d'alcooliques
Quand le vin du mensonge irrite leurs ennuis.

Désormais c'est la reine à la crinière fauve,
Le César, le Caïphe et le Pharisien,
Qui fixeront la palme au chevet de l'alcôve,
Où le péché se tord sous l'emblème qui sauve,
Trouvant sadiquement « cela parisien ».

O palme, pur symbole et de paix et de joie,
Douce exaltation du Rêve-Humanité,
Quand donc les gens de glaive et les hommes de proie,
Et même les petits que l'épouvante noie,
Comprendront-ils ce que Jésus-Christ t'a dicté ?

Non ! Misère haineuse ou haineuse épopée !...
Descends de l'âne, ô Maître et remonte à ta croix
Qui symbolisera la garde de l'Epée.
De tes palmes d'amour la moisson est coupée.
Barrabas vit toujours : nous n'irons plus au bois.

DIVERS ET INÉDITS

SONGERIES PARISIENNES

Les songes, épandus partout, qui veut les prendre ?
Ils passent dans la nuit comme un troupeau subtil,
Et voguent, suspendant la lune au bout d'un fil,
Et semant au ciel noir les astres, blonde cendre.
Oh ! les songes fuyards et bleus qui veut les prendre ?

Je chanterai pour vous, s'il vous plaît, songes creux,
Parfums qu'on croit de femme, espoirs que l'on croit d'homme,
Eparse lueur d'or figurant une somme
Capable d'éblouir les plus riches hébreux.
Je chanterai pour vous, s'il vous plaît, songes creux.

Dans le Paris nocturne, amuse-toi, cervelle !
Jongle avec les comment et les et cœtera.
Nulle borne, nul Dieu Terme n'arrêtera
La course où ta folie alerte s'échevèle.
Dans l'ample solitude, amuse-toi, cervelle !

Qu'importent les soucis de la réalité ?
Va-t-en bercer ton rêve à l'envers des nuages,
Oublie hier et demain les mornes échouages
Où sombre ton orgueil, pauvre esquif démâté...
Qu'importent les soucis de la réalité ?

Tous les papiers timbrés et les banales luttes
Pour le pain de la vie et l'abri sous un toit
Ne sauraient t'enlever l'incoercible droit
De suivre les lutins joyeux en leurs culbutes,
Loin des papiers timbrés et des banales luttes.

Quels accords dans le vent mystérieux des nuits !
Quels sourires anciens dans les rayons de lune !
Sur le fleuve argenté scintille une fortune...
Où sont les aiguillons des quotidiens ennuis ?
Que d'espoir dans le vent parisien des nuits !

Tant de songes, épars dans l'air, qui veut les prendre ?
Ils se glissent sans bruit comme un troupeau subtil
Et voguent suspendant la lune au bout d'un fil,
Et semant au ciel noir les astres, blonde cendre...
Les songes fugitifs et doux, qui veut les prendre ?

L'imagination du myope rêveur
Suffit à figurer les choses à sa mode

Et c'est un procédé bizarrement commode
Que suivre, en sa naïve et menteuse ferveur,
L'imagination du myope rêveur.

Le poète a dans lui, possible, un doux mirage ;
Il saura transformer ce qu'il entreverra,
Et d'un spectacle assez noir il composera,
S'il y consent, la plus églogiaque image,
Le poète partout suscite son mirage.

Pensant que notre vie est toute illusion,
Il fera de la Bourse aux bizarres vacarmes
Un temple assyrien où des prêtres en larmes
Célèbrent d'Adonis la résurrection...
Puisque la mort du beau n'est qu'une illusion.

— « Le culte de l'argent vaut mieux, disent les autres.
« Il faut prendre une place énorme et beaucoup d'or,
« Et les femmes de luxe apportant le trésor
« Des cantharidités aux modernes apôtres
« Du culte de l'argent qui détruit tous les autres.

« Paris, ce vaste bois où poussent des maisons,
« Nous sert à détrousser plus d'une diligence ;
« Et les troupeaux bêlant de gogos sans défense
« Livrent à nos ciseaux furtifs d'amples toisons. »
Ainsi parlent les gens de lucre en leurs maisons.

J'ai délaissé le coin brodé de violettes
Pour la forêt mystérieuse de Paris,
La clairière embaumante et les buissons fleuris
Où le rêve, volant sur des rimes follettes,
Peut atteindre le coin obscur des violettes.

Comme une abeille intelligente à son butin
Nous savons dénicher la perle dans la fange :
En la femme qui passe y a-t-il pas un ange ?
Les moineaux de Paris chantent terlintintin...
Un poète partout trouvera son butin.

— Mais j'aime la nature et les hommes m'ennuient,
Dit quelque barde fort ancien et rococo.
« J'adore les poulets et leur cocorico,
« Quand pleurent les bosquets que les bises essuient ;
« Car la campagne est tout et les villes m'ennuient.

« Il faut, ajoute-t-il, le rêve emmy les champs.
« Les prés verts, les blés d'or, aussi les forêts vierges.
« Qu'on me livre l'azur du flot le long des berges.
« A moi les rossignols et les soleils couchants.
« Toutes choses qu'on voit seulement dans les champs. »

Peuh ! quel besoin d'aller aux lointaines provinces.
Vers les pampas ou vers les océans plaintifs ?

Qu'importent la verdure et les blés excessifs ?
Si la campagne existe en nos cervelles minces,
Pourquoi l'aller quérir aux lointaines provinces ?

J'aime les becs de gaz pareils aux vers luisants,
Et ces noirs champignons appelés parapluies ;
Et les passants, fourmis subitement enfuies,
Libellules de joie ou crapauds déplaisants,
Et les fiacres du soir pareils aux vers luisants.

Connait-on les ondins qui pleurent sous les arches,
Lorsque le fleuve obscur roule les trépassés ?
Et les lutins versant des rêves nuancés
Aux hères grelotteux qui dorment sur des marches,
Tandis que les ondins sanglottent sous les arches ?

La fée aux rires passe égrenant son métal,
Un vol de cloches monte aux tours de Notre-Dame ;
Quelque effronté moineau détache une épigramme
Sur le nez du Dieu Terme et sur son piédestal,
La fée aux rires passe en un bruit de cristal.

Mieux que des laboureurs des gens bêchent l'asphalte
Pour piquer des pavés en bois, comme des choux ;
Sur le trottoir avec des aspects de lys fous,

Des filles de vingt ans, tardives en leur halte,
Changent en pépinière amoureuse l'asphalte.

Et partout, c'est un champ superbe, ce Paris.
Avenue Opéra, rue du Quatre-Septembre,
Avec jasmin, iris, musc, héliotrope, ambre,
Un meunier diligent moud la poudre de riz
Pour nourrir les beautés factices de Paris.

Et c'est bien l'atmosphère où mûrissent les songes :
Espoirs, déceptions, amours inattendus ;
C'est un pays de rêve ou les yeux éperdus
Suivent le vol épars des chimères mensonges,
Dont les ailes en toc sont faites de nos songes.

Passants, ne riez point du moderne chanteur,
Qui, parmi les chemins de notre rude époque,
Tenant entre ses doigts une lyre baroque,
Fait danser sa chimère en un décor menteur.
Rêves, donnez la joie au moderne chanteur.

Les songes épandus partout, qui veut les prendre ?
Ils se glissent sans bruit comme un troupeau subtil.
Ils voguent, suspendant la lune au bout d'un fil,
Et semant au ciel noir les astres, blonde cendre...
Ohé ! les songes de Paris, qui veut les prendre ?

LE BONHOMME NOËL

Le bonhomme Noël courant à perdre haleine,
Sa belle barbe blanche au vent,
Escalade le mont et traverse la plaine,
Consultant sa montre souvent.
Son fardeau de jouets a ralenti sa course !...
Quelle heure est-il au Boulevard ?
Et quelle heure au cadran divin de la grande Ourse ?
Noël a peur d'être en retard.
Ce n'est point sans raison qu'il se fait de la bile,
Car il est le seul aujourd'hui
A ne pouvoir aller dans une automobile,
Là où le devoir le conduit.
C'est un record : il doit accomplir sa tournée
Tout là haut sur les toits pointus,
Pour, de là, projeter dans chaque cheminée
Les mille cadeaux attendus.
Comment aller, dans une auto, sur des toitures
Pleines de déclins malfaisants

Pour un bon gentleman de qui les ossatures
Datent de 1904 ans ?
Et l'excellent Noël se dépêche et bougonne
Trouvant Paris de plus en plus
Enorme et surhumain — Ville où l'on s'époumonne
A courir comme des perdus.
Et puis la cheminée ancienne ? qu'elle est rare
Avec sa cendre aux tons exquis !
Partout l'encombrement d'une fonte barbare :
Salamandres et Chouberskys.
Où loger là dedans le tambour, la poupée ?
La cuirasse avec le mousquet ?
Le casque, le plumet, la trompette et l'épée ?
Ou même un simple bilboquet ?
Et trop de toits ! trop hauts ! trop glissants ! trop funestes
Pour les vieux pieds du vieux Noël...
... Néanmoins, il se hâte, en faisant de grands gestes :
Sa blanche barbe fend le ciel.
Mais, soudain, du tréfonds de l'ombre épaisse et froide,
Non loin des lugubres fortifs,
Surgissent, brandissant du fer dans leur main froide,
Trois ou quatre apaches furtifs.
Ils ont de longs couteaux à virole, et, probables,
Dans leurs poches, des revolvers ;
De casquettes ou de melons inénarrables
Leurs crânes velus sont couverts ;

Ils s'avancent d'un pas sourd, et muet, et neutre,
Dans le silence de la nuit,
Car ils ont à leurs pieds des chaussures de feutre
Qui ne font sur le sol nul bruit.
Ils sont lestes et forts, et, de plus, ils sont quatre
Contre le bonhomme Noël,
Qu'ils vont assurément en un clin d'œil abattre
Sauf hasard providentiel.
Que peut-il ce vieillard seul contre quatre Apaches
A l'assassinat exercés ?
Il lui faudrait de grands sabres, de fortes haches !
Il n'a que des marrons glacés...
Marrons ! mais quels marrons ! par un miracle étrange
Ils sont plus durs que de l'acier.
Et l'on entend bientôt en roulant dans la fange
Les quatre Apaches s'écrier :
« N'en jetez plus ! » Mais lui, vengeur inéluctable :
Pan sur l'œil, l'oreille ou le nez !
Pan, pan, croulez, marrons ! Un bandit lamentable
Hurle : « Nous avons étrenné ! »
Alors Noël, riant dans sa barbe éternelle,
Les étrenne avec ses jouets,
Leur lançant la poupée ou le polichinelle
Qui se transforment en boulets
« Grâce, mon vieux Noël ! ». Et lui : « Je vous pardonne.
« Décampez, je vous le permets,

« Mais d'attenter, foi de Noël, à ma personne,
Ah ! çà, ne l'essayez jamais !
Car me dévaliser, c'est voler l'espérance
D'un sourire joyeux et clair,
Que je dois apporter chaque année à l'enfance,
Moi, le sourire de l'hiver... »
Ils ont fui. Lors, le vieux contemple ses désastres :
Tous ses jouets gisent brisés.
Grave, de son grand œil, il consulte les Astres,
Et les nuages irisés.
La Grande Ourse est là-haut et la lune à l'encontre,
Les étoiles dans le ciel froid
Ont l'air de chuchoter vers Noël qui leur montre
Son fourniment en désarroi.
Alors voici. Noël cueille des fleurs d'étoiles
Pour créer des objets exquis,
Comme on n'en verra pas dans les sinistres poëles
Salamandres ni chouberskys.
Lorsque l'aube survient, il prend une lampée
De rêve frais dans du soleil,
Pour en faire un polichinelle, ou la poupée
Habillée en brouillard vermeil.
Il construit sans rien emprunter à la fabrique
Plus d'un délicieux pantin,
Et même quatre cents chevaux à mécanique
Avec le vent frais du matin.

Car Noël, c'est un peu de rayon dans la brume,
De l'idéal dans le réel.
Le bonhomme sous sa barbe de blanche écume
Cache un peu de rose du ciel.

L'ÉPIPHANIE

Les fourchettes et les couteaux
Guettent la chair fraîche de l'oie,
Tandis qu'en nos verres flamboie
La pourpre exquise des coteaux.

Les mages ont pris leurs manteaux
Pour aller où Dieu les envoie.
Bon voyage ! C'est avec joie
Que nous mangerons leurs gâteaux.

Un royaume dans une fève !
Être reine d'un soir, quel rêve !
Le roi boit ! faites-lui raison.

La République, sans ombrage,
Voit éclore, en toute maison,
Un monarque au moins par étage.

LE TZAR

Le César blanc est seul dans le Palais d'Hiver.
Tandis que son Asie énorme l'enveloppe,
Il tourne ses regards à l'ouest, vers l'Europe,
Où l'on entend pousser une moisson de fer.

Pour déchaîner l'orage, il faudrait un éclair :
Dans la steppe le bruit d'un cheval qui galope..,
Le juron d'un cosaque... ou le verset d'un pope...
Si le César voulait lever un doigt en l'air...

Un seul doigt ! Et le glaive absurde des vieux reîtres
Coucherait les fils morts sur le sol des ancêtres,
Et verserait du sang aux ronces du chemin.

Sans souci de ce qu'elle amène, l'Heure sonne !
Un doigt en l'air, songeant aux vaincus de demain,
Dans son Palais d'Hiver, le César blanc frissonne.

L'ÉVENTAIL

SONNET

Je hais le vent du Nord porteur de suicide,
Je hais le vent de l'Est, lourd poméranien,
Je hais le vent d'Ouest transocéanien,
Sempiternel verseur de l'eau qui nous oxyde.

Et malgré mon amour pour le Midi lucide
Je hais aussi le vent du Sud. Parisien
Échappé du typhus, naguère aérien,
Le choléra me guette à jamais implacide.

Noroît ! suroît ! nord-ê ! Zéphyr ! Cyclone lourd !
D'une part Ataxie, et de l'autre Chlorose !
La rose des trente-deux vents n'est pas ma rose,

Chère ! car si je dois périr, marin d'amour,
Aux éclairs de tes yeux, aux brises de tes joues,
Je veux sombrer sous l'éventail que tu secoues.

AMOUR MASSACRE[1]

I

L'Amour est grand comme le monde ;
Il souffle, et sa lèvre féconde
Ruisselle en sève et tout s'inonde...
L'Amour est grand comme le monde.

*
* *

L'Amour est petit comme un coin
Où l'on jette de loin en loin
La flamme rythmée avec soin...
L'Amour est petit comme un coin.

[1] Le manuscrit, trouvé dans les papiers de Goudeau, porte l'indication : *Pour Delmet*. Cette pièce était donc destinée à être mise en musique.

II

L'Amour est le roi de l'Espace ;
C'est son aile immense qui trace
Le chemin où l'Étoile passe...
L'Amour est le roi de l'Espace.

*
* *

L'Amour, c'est un regard mouillé,
Et, dans le logis verrouillé,
Sur l'épiderme chatouillé
C'est l'amoureux baiser mouillé.

III

L'Amour, c'est la source ravie
Où la Nature inassouvie
Puise et rejette de la vie.
L'Amour, c'est la source ravie.

*
* *

Et l'Amour c'est le massacreur,
Qui, dans sa haineuse fureur,
Déchire et transperce le cœur,
Et c'est de l'Amour que l'on meurt.

IV

L'Amour, je l'ai béni, ma chère,
A cette saison printanière
Où je te buvais tout entière...
L'Amour, je l'ai béni, ma chère.

*
* *

L'Amour — catin ! — je le maudis
Depuis l'heure où tu me trahis...
C'est un enfer ce Paradis.
L'Amour est mort, je le maudis.

SONGERIE AU BORD DES FLOTS

I

Tourne le vent. Le vent qui tourne
Tournera-t-il en mal tourné ?
Le beau temps rarement séjourne ;
Et s'en va tôt, vite vanné.
Tourne le vent, le vent qui tourne.

Monte la mer, si tôt s'en va.
Fuit la mer dans le paysage ;
Jamais peintre ne la trouva,
Pour la pose, muette et sage...
Monte la mer, si tôt s'en va.

II

Courent les ans, meurt la jeunesse.
L'horloge des jours fait tic-tac.
Se peut-il point que l'on renaisse ?

Plouff ! La jeunesse est dans le lac...
Courent les ans, meurt la jeunesse.

L'amour s'en vient, s'en va l'amour.
Le ciel bleu, variable temple,
Peut devenir noir comme un four,
Le ciel de lit suit cet exemple...
L'amour s'en vient, s'en va l'amour.

III

L'âme ici-bas naît, — s'enfuit l'âme,
L'esprit souffle à travers les nerfs,
Le cerveau bout, le cœur s'enflamme...
Puis sous le reflux des hivers,
On ne sait où s'écoule l'âme.

L'étoile brille à l'horizon...
Je rêve de métempsychose :
Sera-ce un jour, là, ma maison ?...
La mer est loin, la nuit est close,
L'étoile sombre à l'horizon...

Le vent emporte ma chanson.

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE

DE SAINT-LAURENT-SUR-MER

ET A LEUR INSTITUTRICE DÉVOUÉE[1]

Salut, petits enfants ! Bonjour, jeune espérance,
Qui n'êtes rien encor et serez tout demain ;
Futurs cultivateurs du domaine de France,
Fils du pays normand, Paris vous tend la main.

*
* *

Vous êtes campagnards, nous venons de la Ville,
Et vous nous appelez en riant : Parigots.
Or nul travail n'est bas, nulle tâche servile ;
Et devant l'éternel labeur tous sont égaux.

[1] Août 1897.

*
* *

Que, plus tard, vos deux mains sachent fouiller la terre
Afin de lui tirer du ventre les moissons ;
Que vos robustes bras s'acharnent au mystère
Qui fait surgir le blé dont nous nous repaissons.

*
* *

Vous vivrez sur ce sol : falaise, val ou plaine.
Et que tels soient fermiers, manœuvres, pâtureurs,
Que tels jettent au vent, d'un beau geste, la graine,
C'est vous qui nourrirez les hommes, Laboureurs.

*
* *

Et, malgré juin qui brûle et décembre qui gèle,
Que le soleil recuise et hâle votre peau,
Et que le vent du sud ou du nord vous flagelle,
Votre destin, ô paysans, est noble et beau.

*
* *

Car vous marchez loin des citadines cohues
Dans l'air pur du matin et dans l'air vif du soir ;
Vos espaces ne sont point bornés par des rues,
Et l'azur tout entier vous sert de reposoir.

*
* *

Mais on laboure aussi dans Paris, ferme auguste,
Et s'il ne s'agit pas de garder les troupeaux,
Ni d'écorcher la glèbe avec le soc robuste,
Fiers autant que vos bras, s'activent nos cerveaux.

*
* *

Et l'énorme labeur de Paris, sur le monde,
Projette la chaleur et la lucidité,
Les Arts éblouissants, la Science féconde,
Et les Lettres qui vont à l'immortalité.

*
* *

C'est pour que vous soyez nos frères en science
Que l'École partout fait son geste appeleur,
Afin que vos esprits goûtent la sapience,
Et que le Livre s'ouvre à vous comme une fleur.

*
* *

Lisez ! le Livre, c'est la lettre d'homme à homme,
C'est du grand au petit un énergique lien ;
Qu'on vienne du pays du vin ou de la pomme,
En lisant même livre, on est concitoyen.

*
* *

Voilà pourquoi, petits élèves de l'École,
Ces Parigots que vous voyez tous les étés,
Désirent vous donner la fraternelle obole
Des livres que vos bons devoirs ont mérités.

*
* *

Enfants des prés normands, nous, hommes de la Ville,
Pour que vous souriiez nous vous offrons ces prix ;
Et qu'on ne parle plus de la guerre civile
Entre Français des champs et Français de Paris.

AUX AMIS DU GARDÉNIA

Vierville-sur-Mer, 23 octobre 1902.

Exilé près des flot sinistres,
Loin des Chambres et des ministres,
J'expie à coup sûr mes péchés, —
Et — Gardénia ! tu te tapes ! —
Pour assister à tes agapes
Je serai des plus empêchés.

En vain Chevré, blanc comme un linge,
S'écriera-t-il : « Sculptè-je, ou peins-je ?
« Suis-je devenu buveur d'eau ?...
« Ma présidentielle rentrée
« Par un sort funeste est sevrée
« De la présence de Goudeau !!

« Tandis que nous vidons à l'aise
« Quelques muids, — lui, sur la falaise,
« Ne hume que l'embrun salé ;
« La ténacité de la Pluie
« Que nul rais de Soleil n'essuie
« Bat son visage désolé !...

« Il voit une nappe d'eau teinte
« De la verte couleur d'absinthe...
« Et cela n'est point du Pernod !
« Il voit le faux-col de l'écume
« Mousser comme un bock, — mais, ô plume !
« C'est toujours de l'eau, — triste lot !

« Il sent s'effondrer sur sa tête,
« En l'averse que rien n'arrête,
« Les cataractes des ciels lourds,
« Vers la rigole où dégringole
« Le ruisseau gonflé qui rigole...
« Triste lot ! c'est de l'eau, toujours !

« Plaignons-le ! clame d'un ton mâle
« Chevré qui, pour n'être plus pâle
« Et passer du blanc au ponceau,
« Absorbe un verre paroxyste —
« Buvons donc à ce gardéniste,
« Que Dieu nous garde de tant d'eau ! »

Ferny pleure, ainsi que Paul Fabre,
Delorme, mince comme un sabre,
Ruisselle de larmes de sang ;
Fragerolle bat la mesure :
L'armée et la magistrature
Pour Goudeau réclament un ban.

Pan-panpan-panpan-Pan-panpan-panpan.
Pan-panpan-panpan.
Pan-pan-pan

« Ainsi soit-il ! direz-vous, frères.
« Lorsque, lassé des eaux contraires,
« Goudeau quittera son exil,
« Bacchus voudra plus d'une antienne,
« Et Vénus... pour qu'il redevienne
« Goudeaudevie... Ainsi soit-il ! »

N'y comptez pas trop : cet Octobre
M'a désormais rendu si sobre
Que, victime enfin de mon nom,
Vous me verrez, ô Gardénistes,
Absorber des Saint-Galmier tristes,
Et répondre aux bacchantes : Non !

J'ai juré sur la mer sauvage
Que jamais plus aucun breuvage
Ne déshonorerait mon bec.
Après telle saison humide,
M'insupporterait tout liquide :
Eau ni vin ! — Je veux mourir sec.

LETTRE DE FAIRE PART

Emilios envoie une lettre de part :
Lundi de Pentecôte, à minuit moins un quart,
Est mort son dernier rêve atteint de la chlorose,
A l'âge de vingt mois — Oh ! la terrible chose
Quand ils meurent soudain, ces amours d'angelots !
Aussi le pauvre père est gonflé de sanglots
Comme une outre, il se sent près d'éclater, le pauvre !
La poudre du Sultan et le miel du Hanovre
N'y font rien, car la mort de ce rêve chéri
Le rend à moitié fou — quand sera-t-il guéri ?
Le médecin Tant-Mieux gage pour six semaines,
Mais Tant-Pis le déclare incurable — Les chênes
Les plus durs ont fourni les planches du cercueil ;
On entend le marteau des menuisiers de deuil
Qui frappent sur les clous à tour de bras — Ce rêve
Est décidément mort à jamais ! qu'on l'enlève !
Je te dis donc adieu, petit rêve d'un an,
Je ne t'offrirai plus le sucre et le nanan ;

Ton diaphane corps s'enfuira dans les nues ;
Les heures de l'oubli seront bientôt venues :
Les lutins morts vont vite ! — Or çà, vieux croque-mort,
Tâche que tes sabots ne claquent pas trop fort.
Ne pose pas ta pipe au coin de cette bière,
Et laisse-le dormir, ce rêve, en sa poussière.
On se réunira pour le service noir
A la maison funèbre à huit heures du soir ;
C'est Krocus, le Castor, Canadison et Guigne
Qui tiendront les cordons du poêle, honneur insigne !
Le char sera traîné par quatre fabuleux
Hydropathes à pieds de cristal anguleux.
Emilios navré, chapeau bas, tête basse,
Suivra le corbillard et si la femme passe.
La mère de ce rêve, abandonné, perdu,
Et déjà par le ver de la tombe mordu.
Si la mère cruelle apparaît sur la route,
Qu'elle baisse son voile à grains d'or, qu'elle écoute
La voix des sylphes bleus et des gnômes maudits
Chantant sur le chemin du mort : De Profundis !
— Et maintenant prenez ce rêve, qu'on l'enterre,
Moi, comme Charles-Quint entrant au monastère,
J'irai ; là j'entrerai tout seul dans le tombeau
Qu'on nomme cabinet de travail, le flambeau
Pâle s'allumera, flambeau des longues veilles,
Où les esprits font leur sabbat plein de merveilles.

LETTRE DE FAIRE PART

Le papier blanc sera mon linceul, et l'encens
Du tabac tournera ses brouillards bleuissants,
Sur le papier-linceul avec ses larmes noires,
L'encre hiéroglyphique écrira des histoires
A dresser les cheveux de la postérité.
Ainsi je suis vaincu par la réalité.
Or priez tous l'enfer de qui cela relève
Pour le rêve d'Émile et l'Émile du rêve.
L'un est mort, on l'enterre avec pompe demain,
Et l'autre est moribond : De Profundis — Amen !

TABLE

FLEURS DU BITUME

Déclaration 3
Mystica-Réale 7
Mièvre sonnet 9
La fée asphalte 11
Les affranchies 15
Le sentier du souvenir 19
Chant d'amour brutal 21
Aubade solo 23
P. P. C. 25
Les Grecs 27
La marche 33
Le gibet de misère 35
D'après l'antique 37
Étant à Paris 39
Chienne de misère 43
Sonnet 47
La chute 49
Paroles perdues 51
Sur la route de Charenton 55

POÈMES IRONIQUES

Lamentation de la lumière 61
Idéal 67
Aller et retour 69
Gage d'amour 71
Extrême-Orient 75
Le discours du bitume 77
Athlète 83
Dédain 85

Chant brutal des viveurs 87
L'impossible 91
Lutte parisienne 95
Tentation 97
Les deux voitures 103
La revanche des bêtes et la revanche des fleurs 107
Les polonais 113

CHANSONS DE PARIS ET D'AILLEURS

Les communiantes 123
Taureaux de Paris 129
Les fous 135
Ce que chante la houille 141
Fifres 147
L'émigration du soleil 149
Carême-pénitence 153
Le vin de vérité 159
Adjectivisme adverbial 161
Le hibou 165
Si j'étais roi dans les pays latins 167
Chansonnette funèbre 171
Chanson périgorde 173
Troubadours 177
Rameaux 179

DIVERS ET INÉDITS

Songeries parisiennes 181
Le bonhomme Noël 187
L'Épiphanie 199
Le tzar 201
L'Éventail 203
Amour massacre 205
Songerie au bord des flots 209
Aux élèves de l'école de Saint-Laurent-sur-Mer et à leur institutrice dévouée 211
Aux amis du Gardénia 213
Lettre de faire part 219

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

BINDING SECT. SEP 17 1970

PQ
2265
G68P6
1913

Goudeau, Emile
Poèmes à dire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY